

**RECHERCHES
LIBERTAIRES**

7

SOMMAIRE

Le CREPUSCULE DES IDEOLOGIES

- G. GILLES

THEORIE REVOLUTIONNAIRE OU IDEOLOGIE
ANARCHISTE ?

- R. FURTH

L'INDIVIDUALISME SOCIAL

. I REPOSE DE

- Ch.-A. BONTEMPS

. III EVOLUTION ET REVOLUTION CHEZ
Ch.-A. BONTEMPS

- R. LEWIN

LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'ANARCHISME

- G. BALDELLI

Un REVOLUTIONNAIRE DOIT-IL ETRE VIOLENT ?

- J. COULARDEAU

L'AVEU ET L'ALIBI

-- R. LEWIN

A notre grand regret, nous reportons une fois de plus "Itinéraire de la T.A.C." au prochain numéro qui devrait paraître dans un laps de temps assez court.

RECHERCHES

LIBERTAIRES

N° 7

R.L-7

INFORMATIONS

Nous avons reçu à titre d'échange :

NOIR et ROUGE n° 45, "Ni pleurs, ni couronnes", point final de la revue (dont nous reparlerons sous peu).

L'AVORTON, enfant légitime de NR qui reprend, entre autres, un article du regretté camarade Zorkine sur la "Guerre de Partisans comme type de lutte révolutionnaire". (*)

Paul BARRERE B.P. 14 - 92 - ISSY-LES-MOUL-NEAUX
CCP Barrère 1372-61 Paris.

ANARCHISME ET NON-VIOLENCE n° 22, consacré à la discussion tirée de la revue allemande "Junge Kirche", sur la stratégie de la révolution non-violente (Théodor HERBERT).

A. BERNARD 22, allée de la Fontaine - 93
LE RAINCY CCP M. VIAUD 2298-84 Marseille

POUR L'ANARCHISME, de Nicolas WALTER. Brochure publiée en collaboration par ANV et le C.I.R.A. est en réimpression. On peut se la procurer à ANV.

DEUX NOUVEAUX JOURNAUX LIBERTAIRES

FRONT LIBERTAIRE, journal mensuel de l'Organisation Révolutionnaire Anarchiste -O.R.A.- deux numéros parus, servent un journal d'informations révolutionnaires, de combat spécifiquement anarchiste. Dans un prochain numéro, nous publierons un texte de l'ORA sur "Spontanéisme ou organisation".

Front Libertaire 33, rue des Vignolles
PARIS (20e) CCP M. COMTE 31-695-35 La
SOURCE.

VIVRE, mensuel publié par l'Union des Groupes Autonomes Libertaires. Premier numéro, beaucoup de bandes dessinées et de bonnes informations sur les derniers événements du Québec.

R. VERGNES 72, rue du Château d'eau -
PARIS (10e).

Signalons aussi l'excellent numéro de "La Tour de Feu" sur le "Socialisme Sauvage".

Pierre BOUJUT JARNAC (Charente).

* Nous venons d'apprendre que l'Avorton ne paraîtra plus.

LE CREPUSCULE DES IDEOLOGIES

Il ressort de la lecture du dernier R.L. que, quelles que soient les divergences, les copains qui ont envoyé des articles soient d'accord sur un point : la théorie radicale et unitaire ne peut se fonder que sur une exigence pratique. Exprimée en d'autres termes, que j'emprunte à Michel Foucault : le discours révolutionnaire est une pratique révolutionnaire.

Depuis 68 la révolution est un problème actuel. Nous sommes arrivés à un point de rupture qui ne peut que se traduire au niveau du discours, comme de la pratique. Avant le point de rupture nous pouvions avoir nos petites discussions byzantines, pondre notre petit article intellectuel en style de thèse mandarinale, participer au folklore des manifs du P.C.F. en défilant derrière notre panache noir ou rouge, ou écrire sur les murs des chiottes, cela n'avait guère d'importance, puisque réduit au spectacle que nous nous donnions à nous-mêmes, échanges réduits à des phantasmes de masturbateurs moroses. C'est dans ce climat que ce sont constituées les idéologies révolutionnaires, discours sur une révolution absente, future ou passée. Comme penser au futur demande de l'imagination, la plupart du temps l'idéologie se réduit à l'idolâtrie, les principales idoles étant Lénine, Trotsky, Mao pour les uns, Froudhon ou Bakounine pour les autres, plus rarement Freud ou André Breton. De tout cela les masses se foutaient éperdument, se contentant du doux ronron du discours syndical.

Le jour où les masses, étudiants et ouvriers, occupèrent les usines et la rue, où même les petits bourgeois suivirent l'exemple, ce fut la débandade. Aucun idéologue n'avait prévu ça et les groupuscules furent les avant-derniers à comprendre, suivis de près par les soi-disant partis ouvriers et les syndicats. On a beaucoup écrit sur Mai, sur Prague, sur Turin, etc...

Mais le vrai discours révolutionnaire, ce n'est pas des presses à imprimer qu'il sortait, ni de la bouche des idéomanes, il se proférait dans la rue, sur les lieux occupés. S'il fut libertaire ce n'est que parce qu'il est libre et expérimentation de la liberté. S'il posait les vrais problèmes, c'est que ces problèmes étaient à résoudre concrètement. S'il était marxiste, c'est qu'il était le discours de classe et que le marxisme répondait aux nécessités de la lutte de classe actuelle. Devant la faillite de tout le mouvement soi-disant révolutionnaire institutionnalisé, il a bien fallu créer, en partant tant des acquis antérieurs que de l'imagination présente, une dynamique de la révolution en marche.

le vieux marxisme et le vieil anarchisme

Le brutal redémarrage de la révolution et le haut niveau atteint depuis par les luttes révolutionnaires ont bouleversé le champ de la pratique et du discours révolutionnaire, comme d'ailleurs du réactionnaire.

De l'idéologie bourgeoise d'avant il ne reste rien. Selon le rationalisme économique, la lutte des classes avait disparu !!! Elle fut rarement aussi dure qu'aujourd'hui. Quant à la capacité de la classe dominante à se refaire une idéologie, elle est en baisse. Le gouvernement prussien pouvait mettre Hegel à son service. Le nôtre n'a plus que les minables profs d'université tout juste bons à faire dormir les derniers étudiants assez distraits pour s'égarer à leurs cours. Le ci-devant professeur Pompidou présentement chef d'état en est réduit à faire son idéologie lui-même devant la télévision. Et pour ce faire il n'a pu que ressortir le peu de Hegel qu'il ait su... De Hegel à Pompidou, la chute est dure... Le moindre agent de publicité chargé de vendre une savonnette fait infiniment mieux.

Quant aux différents...ismes prétendus révolutionnaires, ils n'ont pas beaucoup mieux fait. A les en croire, nos idéomanes possèdent la Science (avec un grand S) de l'histoire. Admirable science qui non seulement fut incapable de rien prévoir, mais une fois l'événement imprévu, vit ses dépositaires, loin de prendre la tête du mouvement de masse ou de s'y dissoudre, rester un corps étranger au mouvement, et le traverser en attendant le moment de reprendre leur vieille immobilité peuplée de querelles sectaires d'un autre âge. Aucun des groupuscules, qu'ils soient trotskistes, maoïstes ou anarchistes, n'a pu à aucun moment constituer même un embryon d'organisation de masse, ni recruter ailleurs que dans le milieu étudiant. Beau résultat pour des révolutionnaires prolétariens. Si le prolétariat se mobilise massivement pour des actions dures, grèves sauvages ou autres, il ne semble guère se mobiliser pour les chapelles idéologiques malgré tous les charmes qu'elles déploient.

Comment pourrait-il en être autrement ? En quoi les discussions byzantines des sous-variétés de léninisme peuvent-elles intéresser le peuple ? Qu'est-ce qu'on en a à foutre de savoir qui a

correctement interprété telle oeuvre de X qui est mort après le plus retentissant échec de l'histoire ? (pour l'échec, au choix les révolutions russe, allemande ou espagnole)

Derrière cet échec des groupuscules, n'y aurait-il pas un échec plus général, l'échec de tout l'appareil idéologique qui les porte ?

Que la réponse soit oui me semble assez évident. Que chaque branche de l'arbre soit morte signifie clairement que l'arbre est mort. L'échec de chacune des tendances antérieures à l'actuel mouvement révolutionnaire signifie la mort de ce à quoi elles se réfèrent : le vieux marxisme comme le vieil anarchisme.

Que les vieilles théories révolutionnaires soient mortes, aussi mortes que le culte de Jupiter, la grammaire de Port-Royal ou le système de Hegel, nous le savions déjà, puisque c'est pour faire du neuf que nous avons fondé R.L. Mais comme a dit un copain dans le numéro 6, les banalités de base doivent être répétées. Cela ne signifie pas non plus qu'il n'y a rien à tirer des révolutionnaires du passé. Les cadavres font un bon engrais et on se chauffe fort bien avec du charbon fossile. Il est bien rare que la pensée neuve ne se trouve pas des précurseurs, mais elle en donne une nouvelle lecture. J'avoue bien volontiers que j'ai appris à penser dans Proudhon et dans Marx comme dans Freud et dans les surréalistes, à philosopher avec de vénérables Hindous autant qu'avec les existentialistes. De tels itinéraires vous débarrassent vite du dogmatisme. J'ai plus appris encore dans la rue depuis la grève générale et aux contacts d'êtres dont la violence n'était pas paralysée par un vain savoir, et proféraient tout compte fait moins de conneries que moi. Une culture révolutionnaire ne consiste pas à fétichiser telle doctrine qui constitua un moment de l'histoire, mais à en tirer les enseignements qui peuvent servir le mouvement actuel, que ce soit pour épargner des recherches que d'autres ont faites (il est inutile d'inventer la poudre, c'est déjà fait, a dit un humoriste), ou pour ne pas recommencer les erreurs des autres.

le rôle contre-révolutionnaire du matérialisme dialectique

Un exemple typique me semble justement être Marx. Son oeuvre scientifique, c'est-à-dire la théorie du système de production capitaliste, est un apport théorique fondamental que nous pouvons conserver. Je me suis déjà expliqué là-dessus et j'aurai sans doute l'occasion d'y revenir. Mais reconnaître l'apport de Marx ne signifie pas que tout a été dit sur le sujet et qu'il suffit de le répéter inlassablement. Il en va ainsi de toute science. Les découvertes fondamentales de Newton n'ont pas arrêté les progrès de la physique et de la mathématique. Il en est de même en science sociale. D'autre part, et c'est en quoi je ne suis pas marxiste dans le sens que les marxistes donnent à ce mot, reconnaître la valeur des analyses scientifiques du Capital n'implique en rien l'acceptation de la philosophie de Marx, le matérialisme historique ou matérialisme dialectique. Le fait que les présupposés philosophiques de Marx l'aient amené

à sa recherche scientifique ne sont pas une raison suffisante pour lier les deux. Ce dont je dispose, moi, aujourd'hui, c'est le texte de Marx, je le lis du lieu où je me trouve actuellement, ce qui me permet de faire une coupure entre les textes philosophiques et scientifiques (et qu'on ne m'accuse pas d'être althussérien, je n'ai pas lu Althusser; même si la coupure m'est parvenue à travers lui, j'ignore le reste de ses interprétations).

Le matérialisme historique est une philosophie, pour ma part je laisse aux philosophes le soin d'en discuter. N'étant pas matérialiste, il va de soi que je refuse cette philosophie, le matérialisme et l'esprit libertaire me semblant d'ailleurs assez contradictoires. Le matérialisme de Marx est compréhensible dans le champ du discours philosophique de son époque, il s'oppose directement à l'idéalisme de Hegel. Aujourd'hui ce débat est inactuel, mais une autre question est à poser, celle du rôle contre-révolutionnaire du matérialisme dialectique.

La question mériterait un large débat et une enquête empirique sur l'activité des fractions se réclamant de cette idéologie. Ce qui est sûr, c'est au moins l'insuffisance du matérialisme historique à expliquer l'histoire (Je mets au défi un matérialiste historique de produire quoi que ce soit de pertinent sur l'histoire du Moyen-âge européen par exemple, où ses schémas ne s'appliquent pas) et à théoriser le phénomène révolutionnaire actuel. Si l'histoire est déterminée par le conflit entre les modes de production et le développement des forces productives, la révolution est renvoyée au moment où cet antagonisme aura entraîné une crise générale et insoluble dans le cadre du système. Or le mouvement révolutionnaire s'est produit en l'absence de toute crise, sans que soient réunies les "conditions objectives". Inversement, la précédente crise de 29 s'est terminée par la montée fasciste, la guerre mondiale et le triomphe de ce qu'on a nommé le néo-capitalisme, et de l'impérialisme américain. Le grand capital ayant fait à cette occasion un bond en avant et la classe petite-bourgeoise ayant fait les frais de l'opération.

Les théoriciens bolchéviks n'ont jamais cru sérieusement pouvoir instaurer le socialisme en Russie sans une longue période de transition pendant laquelle seraient réalisées les tâches du capitalisme, le développement des forces productives, ce en quoi ils étaient d'accord avec les menchéviks. De même Staline décidait qu'en Espagne la révolution serait bourgeoise; en conséquence de quoi, dans un cas comme dans l'autre, la révolution prolétarienne fut écrasée militairement par les socialistes révolutionnaires alors même qu'elle réalisait ses objectifs: la prise en main par les travailleurs eux-mêmes des moyens de production et leur autogestion par les conseils ouvriers ou par le syndicalisme révolutionnaire. Persister à maintenir, malgré les échecs qu'il a essuyés, le matérialisme historique comme la philosophie fondamentale de la révolution, relève d'un étrange aveuglement.

A l'inverse, les libertaires ont toujours a priori cru la révolution possible dès que les masses se mettaient en mouvement. Quand Marx, après avoir souhaité la victoire de la Prusse sur la France parce que ce serait la victoire du marxisme sur le socialisme français proudhonien, adjurait les Parisiens de ne rien tenter, les libertaires s'engageaient à fond dans la Commune. En 17 ils soutenaient le pouvoir des soviets contre le nouvel "état ouvrier" léniniste, en Espagne ils réalisaient la collectivisation en pleine guerre civile. En 68 ils se faisaient les porte-parole du mouvement des masses contre toutes les tentatives groupusculaires. Depuis on a vu les libertaires, qu'ils se réclament de l'anarchisme ou du maoïsme de gauche, agir en révolutionnaires volontaristes contre les courants du "gauchisme légal" prêt à reculer au nom d'une analyse défaitiste de la situation.

Les mots d'ordre du gauchisme révolutionnaire, "changer la vie, faire la révolution" ou "structurer la révolte anti-autoritaire", sont significatifs de l'esprit libertaire de ces militants, même si certains se réclament d'une interprétation discutable de la révolution culturelle, de mai et de Turin. De même est significative la pratique de l'organisation en comités de base regroupant toutes les tendances sur les mots d'ordre révolutionnaires et anti-autoritaires, indépendamment des références idéologiques. (Je parle évidemment de ce qui se déroule dans la région parisienne, faute d'informations sur la province.)

la mystique de l'Histoire une et indivisible

Pour les libertaires de tous horizons, la liberté est constamment présente dans le champ de la pratique, tout à la fois immanente à la pratique et transcendante. La liberté rend possible l'existence même de la pratique, le dépassement des règles du système qui conditionnent toute pratique dans le système ; mais en même temps elle est un but à cette pratique, la liberté n'existant que réalisée pratiquement. A cette réalisation le système s'oppose, donc le système doit périr pour que la liberté se réalise. Pour le libertaire la lutte de classe, loin d'être une conséquence immédiate du système économique, n'est que la conséquence du conflit entre la liberté et le système. Le rôle de la science apparaît alors : la science n'est qu'un moyen d'avoir prise sur le réel, il faut connaître les lois de l'histoire pour et seulement pour agir sur l'histoire.

La liberté étant en conflit avec le système économique, l'analyse de ce système lui est utile, d'où l'intérêt du Capital. Mais une fois rejeté le matérialisme historique, rien ne garantit que l'analyse économique soit suffisante, il est nécessaire de s'attaquer avec la même énergie à tous les plans de la réalité, à la vie quotidienne, aux institutions (état, école, moyens d'information, etc.), aux systèmes culturels, à l'art, et même aux idéologies révolutionnaires momifiées et stériles de pratique. Rien ne peut échapper à notre critique radicale, pas même notre propre pratique ni notre propre discours révolutionnaire, ni même la pratique et le discours des masses. Nous n'avons plus

le droit de fétichiser le prolétariat ou les jeunes au nom d'une mystique de la mission historique, mythe qui n'a de sens que dans le cadre de la mythologie du matérialisme historique. Le rôle privilégié du prolétariat et de la jeunesse sont des constatations empiriques, et non pas des théorèmes ou des articles de foi.

Le matérialisme historique se présente comme une interprétation totalitaire de l'histoire, cela sent ses origines hégéliennes. Une cure d'empirisme préalable risque fort de nous faire rejeter au moins provisoirement de telles tentatives comme prématurées. Le paysage historique se présente bien plutôt comme marqué de discontinuités, de structures et de séries de structures diversement articulées entre elles, évoluant chacune pour son propre compte, sans qu'on puisse réduire, sinon avec de périlleuses acrobaties intellectuelles, une série à une autre. On a vu des mutations se produire dans les forces productives, les systèmes de production, l'organisation des rapports sociaux, les discours, les religions, les sciences, etc., sans qu'on puisse réduire la transformation de l'un de ces domaines à des transformations survenues dans un autre. Les phénomènes se déroulant parfois sur des échelles de temps sans commune mesure. Le seul lien entre ces transformations étant le fait qu'elles sont les produits d'une pratique collective. Toute modification de l'un des éléments du champ de l'activité humaine modifiant la totalité du champ, sans qu'on puisse établir une causalité rigide.

Il y a constamment un mouvement dialectique entre les systèmes qui régularisent les pratiques et les pratiques qui transforment les systèmes. La vitesse de la transformation, son caractère brutal et total, explosif ou au contraire la lente accumulation de transformations partielles qui, se totalisant dans le temps, aboutissent finalement à une mutation radicale sont qualifiées de révolution ou d'évolution, sans qu'on puisse qualifier d'antinomiques ces deux processus. Des formes mixtes existent par ailleurs. La transformation du système féodal en capitalisme s'est déroulée sur plusieurs siècles, elle a été marquée par de brusques mutations politiques, telle la révolution française, des transformations culturelles plus ou moins violentes (la renaissance, les guerres de religion, etc.) Des systèmes différents ont coexisté, les uns se dégradant, d'autres se constituant. Les formes féodales ont persisté en France sous l'état monarchique, lui-même s'appuyant sur la bourgeoisie en ascension, bourgeoisie qui devait le détruire en même temps que les formes féodales le jour où cet état devint une entrave à son développement.

A des rapports de production identiques peuvent correspondre des superstructures très différentes. Il a été suffisamment démontré que la Russie actuelle a des rapports de production capitalistes ; ceci étant admis, il n'en reste pas moins vrai que la bureaucratie russe est fondamentalement différente de la bourgeoisie occidentale dans ses structures, ses pratiques économiques et autres et dans son idéologie, cette dernière étant

justement le matérialisme dialectique, révisé par Lénine, rerevisé par Staline. Ces quelques exemples épars pour montrer empiriquement qu'on n'a jamais à faire à une histoire comme totalité et unicité, mais à des histoires s'articulant les unes aux autres de manières diverses tout en restant séparées par des points de rupture et de multiples coupures. Chacune de ces histoires ne pouvant être étudiée qu'avec un appareil conceptuel adapté à son objet. On ne fait pas d'astronomie avec un microscope : de même on ne peut faire de l'économie, de l'histoire de l'art, de la psychologie ou de l'ethnologie avec le même appareil conceptuel. Ou alors on fait de l'histoire mythique, comme la plupart des idéologues de groupuscules. Et parfois le délire va loin ! N'ai-je pas entendu dans la bouche d'un étudiant gauchiste cette phrase : "le christianisme est une superstructure idéologique du capitalisme" ? Le fait que le christianisme fût né 15 siècles avant le capitalisme ne semblait aucunement le gêner.

une synthèse provisoire et dynamique des acquis

Quant à l'anarchisme classique, tel qu'on le rencontre dans le discours de Monsieur Maurice Joyeux, il est, lui, véritablement à l'agonie. L'humanisme sur lequel il se fonde a déjà été liquidé par Stirner, et toute la philosophie révolutionnaire (révolutionnaire par rapport au discours philosophique classique, j'entends) n'a fait qu'aller dans ce sens, de Nietzsche à Foucault. Un autre support de l'idéologie anar de papa est le rationalisme, tout aussi mort que l'humanisme. Il faudrait s'apercevoir que Freud a sapé les bases du rationalisme en dévoilant l'inconscient et que les découvertes récentes de la logique formalisée ont achevé le travail. Si nos comportements dérivent du fonctionnement de l'inconscient, si les résultats de la pensée logique dérivent d'axiomes et de règles arbitraires, et comportent de surcroît des énoncés indécidables, la raison n'est plus un absolu et rien ne vient plus garantir la validité du savoir rationnel coincé entre l'inconscient et les limites formelles de sa logique. La raison n'est qu'une dimension de l'espace défini par le champ psychologique, et c'est encore faire de l'idéologie mystifiante que de fétichiser la raison.

Une fois débarrassés des délires totalitaires des idéologies, les coupures faites et les fausses unités de l'histoire réduites en morceaux par l'analyse, nous sommes plus à l'aise pour bondir hors des vieux débats. S'il n'y a plus le Marxisme et l'Anarchisme comme deux totalités irréductibles et exclusives, mais l'ensemble des discours de Marx et des marxistes (discours traversés de lignes de rupture) et l'ensemble des discours des anarchistes, et de même des ensembles de pratiques, nous pouvons tenter une relecture des discours et de l'histoire vue du lieu de la pratique actuelle du mouvement révolutionnaire. Nous pouvons tenter aussi une synthèse provisoire des acquis, synthèse articulée sur des nécessités pratiques actuelles, synthèse qui sera sans cesse recritiquée et remise en question, à chaque progrès du mouvement.

Ces synthèses ne retiendront pas ce qui est mort dans l'oeuvre des révolutionnaires qui nous précèdent. Nous abandonnerons le matérialisme historique, l'humanisme ou le rationalisme, pour en retenir la critique du capitalisme et la critique de l'état, la critique de l'utopisme comme la critique du réformisme. Des grands échecs révolutionnaires nous tirerons les leçons : le rôle négatif des partis centralisés et des états ouvriers comme de l'inorganisation, le rôle positif des conseils ouvriers et de l'attaque offensive contre les institutions bourgeoises, par exemple. Surtout, nous ne nous contenterons jamais de ces acquis que nous enrichirons sans cesse par un double mouvement créateur, critique et expérimental.

Si nous nous interdisions de rien accepter en bloc, rien que l'analyse n'ait préalablement dissocié, corrélativement nous nous interdisions de rien rejeter en bloc. Les produits de l'analyse, nous réservons la possibilité de les reprendre dans des synthèses dynamiques où ils prendront un autre sens. Ainsi de l'individualisme. Débarrassé de ses scories idéologiques, réinterprété dans la perspective de la pratique actuelle, l'individualisme restera un précurseur de l'appel moderne à la liberté individuelle, à la révolution sexuelle, à la critique des aliénations de la vie quotidienne, à la réévaluation du corps, en une phrase à tout ce qui s'exprime dans le mot d'ordre surréaliste repris en mai et depuis, CHANGER LA VIE.

Un tel projet de réinterprétation radicale de l'histoire du mouvement révolutionnaire ne peut évidemment être l'oeuvre ni d'un individu, ni d'un groupe cohérent. Cette réinterprétation se dégage de la dynamique même du discours révolutionnaire dans sa dispersion. Pour notre part, nous ne pouvons que contribuer, en absence de tout préjugé et de toute censure, à un débat qui nous dépasse, sans espoir de le mener à son terme, mais avec celui de le faire avancer.

Cela implique que R.L. reste une revue où tout peut être dit : ceci en réponse à une lectrice qui accuse le groupe éditeur d'avoir publié un texte qui n'aurait pas dû l'être. Si un jour devait se constituer une organisation, elle devrait de même être assez fluide et plastique pour s'ouvrir à tous les courants de pensée et d'action, et capable de modifier ses structures, d'évoluer et de se révolutionner elle-même au rythme des développements de nouvelles pratiques en rupture avec les pratiques antérieures, et à la limite de se suicider en cas d'apparition d'une organisation révolutionnaire de masse pouvant intégrer ses militants. Il s'agit exactement du contraire d'un groupuscule.

Un idéologue marxiste ou anarchiste classique me reprochera sans doute de pratiquer l'eclectisme. Ce serait encore me lire idéologiquement. Les coupures, points de rupture, articulations, structurations et séries qui découpent l'histoire du mouvement révolutionnaire, les discours et pratiques révolutionnaires, ne sont pas arbitraires, pas plus que les synthèses actuelles. Elles ne relèvent pas des prises de position personnelles de l'auteur

de cet article, mais se dévoilent dans le paysage historique, vu du point de vue où je suis, c'est-à-dire situé dans le réseau des pratiques et des discours de la révolution présente. Elles sont imposées tant par les échecs groupusculaires que par la pratique, la structuration et le discours présents du mouvement révolutionnaire réel, et aussi par le développement présent de la science historique et de la philosophie, développement lui-même articulé sur son passé et ses projets visant son futur. Il n'appartient qu'à la dynamique du mouvement en cours de modifier ce paysage en déplaçant le centre des perspectives, centre qui ne saurait être le sujet car extérieur à lui, et défini par la pratique collective. Le sujet individuel ne peut que graviter autour de ce centre, j'entends par là insérer sa pratique dans le champ défini par la pratique collective, révolutionnaire comme contre-révolutionnaire ou parasitaire. Cette pratique étant d'ailleurs constituante du champ et articulée avec la pratique des autres, la sommation de ces pratiques individuelles et de leurs interactions constituant la pratique collective dont le produit est différent de la somme des produits des pratiques individuelles.

possibilité d'une théorisation révolutionnaire

Ici nous retrouvons l'inspiration des fondateurs du mouvement libertaire, inspiration que l'idéologie totalitaire avait fait perdre de vue. Proudhon déjà démontrait que les collectifs intégraient le travail des individus qui les composent et que ce travail était qualitativement et quantitativement différent de la somme des travaux individuels. Contre les socialistes de son époque, il opposait à la vision totalitaire de la société une vision pluraliste et aux abstractions des idéomanes, idéalistes ou matérialistes, la "science sociale" visant la multiplicité des mouvements du réel, réel discontinu marqué d'oppositions et d'articulations multiples irréductibles à toute synthèse.

C'est cette conception discontinue et dynamique du réel qu'exprime sa méthode, la "dialectique sérielle"; elle conduit aux conceptions politiques anarchistes et fédéralistes. C'est-à-dire au mythe d'une révolution synthèse et totalisation dernière de l'histoire, fin de l'histoire, qui dissoudrait tous les systèmes autonomes dans un communisme anonyme et immobile où toute séparation serait abolie. Pour Proudhon au contraire la révolution n'abolit les séparations actuelles que pour en susciter de nouvelles qui, au lieu de former des antagonismes irréductibles menaçant la cohésion de la société (cohésion qui ne se maintient que par la grâce d'un état répressif), formeraient des équilibres, ou comme disait plus élégamment Fourier, des harmonies, un ordre garant de la liberté des individus comme du travail collectif.

La conception pluraliste du socialisme est probablement moins utopique que le communisme, celui-ci étant par ailleurs rejeté dans un futur indéterminé, après une longue période de dictature, donc de privation de liberté : le sens du mot est trop clair pour que tous les sophismes des communistes puissent me

me convaincre du contraire. Il est en effet infiniment probable que la fin de la lutte des classes révélera d'autres divisions sociales qu'elle masque actuellement, tout comme la fin de l'ancien régime et l'instauration de la démocratie démasquèrent la lutte des classes auparavant éclipsée par d'autres luttes.

Certaines de ces luttes commencent déjà à apparaître maintenant, par exemple l'apparition de ce qui pourrait devenir des classes d'âge et que l'idéologie cache sous l'appellation de conflit de générations, ce qui ne veut strictement rien dire. Le gauchisme est apparu au point de convergence de ces deux conflits, la révolte prolétarienne et la révolte des jeunes. Pour l'instant, la lutte de classe reste le phénomène majeur, les jeunes en cas de grave conflit se solidarissant avec leur classe ; mais pour combien de temps encore ? La révolte des jeunes se caractérise principalement comme révolte anti-autoritaire, donc comme essentiellement libertaire. Que soit contestée l'autorité du prof au lycée, du patron et des chefs à l'usine, du père à la maison, les interdits sexuels, c'est toujours la liberté qui est visée comme conquête par les jeunes. Jeunesse du socialisme libertaire, ce titre (de Daniel Guérin) pourrait bien présager de l'avenir, ainsi que ce vers de Maïakovski : "Le socialisme est la jeunesse du monde, il appartient aux jeunes de le construire".

J'ai dans ces quelques notes opposé le discours et la pratique groupusculaires, qualifiés d'idéologiques, au discours et à la pratique révolutionnaires des masses, prolétariat et jeunes. Il convient en conclusion d'esquisser, à défaut de théorie (inexistante), la possibilité d'une théorisation révolutionnaire, insérée entre l'idéologie groupusculaire et le discours révolutionnaire sauvage.

La transformation en théorie du discours groupusculaire est impossible du lieu où il est proféré, c'est-à-dire du groupuscule aliéné, schizophrénique (coupé du réel). Le groupuscule ne donne du réel qu'une image renvoyée par le miroir constitué par les schémas a priori hérités de l'idole, Trotsky, Mao ou autre. Il déroule indéfiniment les mêmes stéréotypes plaqués sur le réel reconstitué selon le schéma, tout tendant finalement à justifier l'existence même du groupuscule. Toute théorisation possible, si elle se veut autre chose que délire impuissant (et cette métaphore n'est pas due au hasard), doit avoir son référent dans le réel. Elle ne peut donc que se situer à l'articulation du système comme visé par la critique, et de la pratique révolutionnaire réelle comme critique pratique réelle, c'est-à-dire justement du lieu où se constitue le discours révolutionnaire sauvage des masses et de leurs avant-gardes actives et parlantes. L'enquête empirique est donc préalable à toute tentative de formalisation. Le premier acte possible est de se mettre à l'écoute. L'écoute étant prise dans son sens psychanalytique, il s'agit de savoir reconnaître ce que dit l'autre en faisant taire son propre discours parasite afin qu'il n'interfère pas avec celui de l'autre. En termes clairs, abandonner tout militantisme pour ne pratiquer que la reformulation. C'est seulement ce matériel recueilli qui pourra être analysé, et resynthétisé théoriquement à partir de sa propre axiomatique implicite, qu'il s'agira de rendre explicite. Ainsi seulement sortirons nous de la sophistique groupusculaire des intellectuels - militants - aliénés.

NOTES SUR LA REAPPROPRIATION

Réappropriation des moyens de production par le producteur collectif. Programme du marxisme et de l'anarchisme, infiniment répété. Cela fut un premier pas, mais est-ce suffisant ? S'il n'y a pas de totalité sociale, historique ou autre, si le monde et la vie sont traversés des lignes sinueuses des coupures, failles, béances, points de rupture, articulations plus ou moins anguleuses, contradictions, cela nous empêche de réduire le monde et la vie à l'économie, mais aussi implique que la réappropriation de l'économie ne rendra pas présente la vraie vie absente. Bien sûr la révolution économique, l'autogestion de la production bouleverseront le paysage social, mais si après la liquidation des scissions présentes d'autres se révèlent, on n'en sera pas plus avancé. Chaque domaine de l'existence devra bien, sous peine de voir les vieilles aliénations se maintenir à côté des nouvelles que la révolution inachevée reformera, subir la transformation révolutionnaire.

La classe dirigeante ne possède pas seulement les moyens de production, mais aussi une part du produit, et pas seulement du produit matériel. Mais aussi le monopole d'une part de la production. Qui produit et consomme l'art, la science, les institutions, etc. ? Il ne suffit pas du baratin vide sur l'art ou la science ou... pour analyser la situation réelle de ces domaines et imaginer des solutions. On parle de l'art séparé. Séparé de quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? La réalité, c'est que l'art est la propriété d'une classe et que l'autre classe doit se contenter de la "culture de masse", qu'elle soit mise en maison ou ailleurs. La culture de masse elle-même est produite sous la haute surveillance de la bourgeoisie quand ce n'est pas directement par elle ou par une variété particulière de flics à elle asservie.

Alors la révolution devra aussi passer par là. Les phrases creuses sur la fin des séparations ne mèneront à rien, opposons leur les revendications concrètes d'autogestion de tous les domaines, économiques, culturels et autres. Le programme de l'appropriation collective non seulement des moyens de production, mais aussi des produits et de la création. Appropriation de l'art, de la religion, de la science, de la mythologie, de la cité, etc. En une phrase, de tous les domaines du monde et de la vie, quotidienne ou extraordinaire.

La fin de "l'art bourgeois", par exemple, ce n'est ni la mort de l'art, ni l'art prolétarien sous la direction du parti, mais la possibilité pour tous et chacun de faire oeuvre de création artistique, dans la matière, la parole ou la vie - personnelle ou collective, privée ou publique - et de donner à la collectivité la jouissance de son oeuvre.

De même doivent être éliminées les structures de l'université ou les églises par exemple, pour que la science ne soit plus propriété privée des universités, la religion propriété privée des églises, mais propriété collective généreusement offerte

à qui veut en user, pour sa jouissance, sa perte ou son salut.

Il ne s'agit pas ici de supprimer les séparations, mais d'ouvrir les frontières afin que chacun puisse circuler librement au gré de son désir ; non d'unifier le monde, mais de multiplier les dimensions de l'individu ; non d'abolir le privilège, mais de le donner à tous ; non de réduire l'univers à la mesure de l'homme, mais d'ouvrir à l'homme les portes de l'infini ; non de finir l'histoire, mais de lui permettre d'exploser enfin, infiniment... l'art.

Prenons par exemple Force est d'en constater l'absence de la production des appareils révolutionnaires ou soi-disant tels. Qui produit des charretées d'études économiques, sociologiques, idéologiques ou politiques n'a jamais fait éditer nul poème, réalisé un film, joué quelque musique, encore moins créé quelque nouvelle forme d'expression artistique. Non que l'art révolutionnaire n'existe pas, mais il se fait hors des officines gauchistes ou présumées telles.

Cela n'empêche pas l'idéologie prétendue révolutionnaire d'avoir un discours sur l'art défini comme "art bourgeois". Cette expression étant peu claire, il convient d'y regarder de plus près.

Il a effectivement existé, et sans doute existe-t-il toujours, un art bourgeois, c'est-à-dire produit par la bourgeoisie pour sa satisfaction propre, par exemple le théâtre de boulevard. Cet art est essentiellement distrayant, digestif disait Mannier ironiquement. Mais le concept idéologique d'art bourgeois va plus loin et enveloppe en fait toute la production artistique créée sous le règne de la bourgeoisie, exception faite des œuvres à contenu explicitement révolutionnaire.

En réalité, hormis l'art digestif, on peut affirmer sans grand risque d'erreur qu'il n'existe pas d'art bourgeois. La meilleure preuve en étant le rejet de l'art par la sensibilité bourgeoise, quand ce n'est pas sa persécution. Art bourgeois Les fleurs du mal envoyées au pilon ? Art bourgeois La ballade de la geôle de Reading ? Art bourgeois Notre-Dame des fleurs ou Le journal du voleur ? Art bourgeois la peinture de Van Gogh ? Art bourgeois la musique de Boulez ou de Xenakis ? Art bourgeois Wagner ? On pourrait continuer longtemps.

Pourtant, la classe dominante s'est appropriée ces œuvres. Non qu'avec le temps elle les digère mieux : elle ne se les approprie pas comme œuvres d'art, mais comme marchandise. L'art a été transformé en culture, et la Culture fait partie de la vie quotidienne du bourgeois comme la résidence secondaire, la grosse voiture et autres éléments spectaculaires. En outre, le commerce culturel permet à ceux qui s'y adonnent de fructueuses spéculations. Remarquez qu'une publicité bien faite fait vendre n'importe quoi en ce domaine comme ailleurs. La création artistique se trouve radicalement aliénée dans le système, l'œuvre devenue marchandise perdant du même coup la charge dont elle est porteuse. Comme marchandise elle s'adresse à un public à qui en tant qu'art elle n'est pas destinée ; elle est obscurcie par l'épaisseur du discours critique qui s'interpose entre elle et

son public (un paysan illettré saisit mieux la musique parce que la recevant immédiatement qu'un abonné à une revue de musicologie qui la transforme en savoir).

L'accès au circuit marchand est réservé à ceux qui sont reconnus faire profession d'art, toute expression survenant chez un individu non étiqueté comme tel étant rejetée avec tout le mépris qui convient dans "l'amateur", en quelque sorte une annexe de la folie, en tout cas insignifiant.

Il va de soi que dans de telles conditions une oeuvre révolutionnaire est neutralisée immédiatement, le caractère révolutionnaire n'appartenant pas à la marchandise.

On voit là s'esquisser les trois plans d'une récupération révolutionnaire de l'art.

- 1 - Réappropriation aux fins de libre jouissance des legs de l'art du passé.
- 2 - Réappropriation des moyens matériels, techniques, temporels et autres de la création des oeuvres comme de toute expérience artistique, en un mot récupération de la pratique de l'art.
- 3 - Négation des médiations marchandes et idéologiques s'interposant entre le créateur et l'autre, d'où récupération par l'art de sa puissance de transformation du monde et de la vie, puissance supprimée par sa transformation en marchandise et son obscurcissement par le savoir idéologique sur l'art

La fin de l'art marchandise implique un déplacement des lieux de la consommation artistique, et l'irruption de l'art dans les lieux de la vie quotidienne, c'est-à-dire l'irruption de la fête dans la cité. Par exemple, la salle de concert est la mort de la musique, elle réduit le consommateur à la passivité, alors que la réponse de l'auditeur au musicien s'exprime dans la danse. Que la musique apparaisse à un moment de fête dans la rue et naît une communication-crédation collective dans un dialogue de la musique et de la danse.

Gérard GILLES

Cet ensemble de textes n'ayant aucune prétention à la cohérence d'un article théorique, je m'abstiendrai de donner des références littéraires. Mais comme le titre le dit, qui serait curieux de mes origines pourrait aller voir du côté de Nietzsche et de sa postérité philosophique, poétique et politique. Mais aussi de Proudhon et de Gobineau, ces précurseurs de Nietzsche qu'il faudra bien un jour apprendre à Lire.

JE EST UN AUTRE QUI N'EST PAS TOI

Je suis ta liberté mon frère
Ne m'approche pas de peur d'abolir
notre différence
car ma passion de toi brûle
les coeurs trop faibles pour aimer
notre haine de ce qui est là
Entre nous des aurores où éclatent des roses
comme des bombes chargées de futur
Ton bras qui lance des pavés
et ma bouche qui tue avec un baiser
ils sont la beauté.

Gérard Gilles

juin 70

THEORIE
REVOLUTIONNAIRE
OU
IDEOLOGIE
ANARCHISTE ?

"Agir, c'est toujours penser ; dire,
c'est faire." Proudhon

Anticritique Faut-il nous étonner si, au point où en sont nos discussions, nous voyons se réactiver en chaîne toutes les "banalités de base" ? Le débat sur les questions de fond, sur les définitions élémentaires, est resté trop longtemps gelé. Il suffit de relever que la plupart des contributions à ce numéro sont la relance de discussions inabouties, pour en avoir confirmation. Notre tâche - et la vôtre - sera de veiller à ce qu'elles ne retombent pas une fois de plus, et de les lier le plus possible les unes aux autres. Le fait est que les interférences entre elles sont évidentes, et que des lignes de confrontation peuvent nettement se dessiner.

Je me bornerai dans ce qui suit, pour l'essentiel, à répondre aux critiques qui m'ont été faites sur "l'anarchie positive" (RL 5). Poussée à fond, cette anticritique me ferait parcourir toute la chaîne des dites banalités. Je vais donc m'en tenir à des réponses fragmentaires, en retenant surtout ce qui touche directement au projet de "recherches libertaires". C'est ce projet même qui est mis en cause par l'intervention de Francis ("Sur la théorie anarchiste spécifique", RL 6). Et comme ce numéro est déjà fortement en crûe, je remettrai au prochain la réponse à Gérard Gilles, en particulier sur "savoir et création". Je n'hésiterai pas, par contre, à renvoyer à son "crépuscule des idéologies" dont je partage la plupart des positions. Cela me dispensera de développer à mon tour certains points qu'il tire bien au clair. D'autant plus que son texte est en bonne partie une réponse à Francis.

Aux "idéologies" révolutionnaires qui se combattent entre elles, Francis oppose la théorie révolutionnaire unitaire qui seule pourrait rendre compte du "mouvement réel de l'Histoire" et

orienter une pratique effectivement libératrice. Dans cette perspective, RL ne saurait être qu'un ressassement archaïque, une de ces tentatives d'autojustification qui font courir encore quelques groupuscules. Et Francis, à la pointe de l'Histoire unitaire, se retourne avec étonnement sur les gens qui prétendent discerner une pratique spécifiquement anarchiste ou marxiste.

Le phénomène anarchiste Il se trouve pourtant que dans l'histoire des luttes révolutionnaires, un certain nombre de combats ont été menés sous une référence anarchiste, et qu'un certain nombre de textes ont défini une - ou des - théorie(s) anarchistes. De ces textes, de ces luttes, de leurs objectifs et de leurs méthodes d'action, on peut dégager des constantes. On peut aussi, à partir de là, qualifier d'anarchistes non seulement les combats qui se définissent explicitement comme tels, mais aussi ceux dont les objectifs et les méthodes correspondent aux constantes en question. En simplifiant, je dirais qu'en ce qui concerne mai 68, on peut considérer comme anarchistes la contestation de toute forme d'autorité, la volonté de changer la vie immédiatement (sans attendre qu'un Etat ouvrier ait commencé à s'installer et à se renforcer pour mieux dépérir) et la priorité absolue donnée à l'action directe.

Il ne s'agit pas là de récupération. Dans un livre récent - et passionnant parce qu'appuyé sur une réflexion vivante et une longue expérience personnelle - Luis Mercier-Vega (*) distingue deux formes d'anarchisme dont il reconnaît d'ailleurs la complémentarité possible : un anarchisme "constitué", représenté par les groupements et publications libertaires, leur permanence et leurs filiations, et un anarchisme spontané, "sauvage" : celui des mouvements révolutionnaires qui réinventent dans l'action, et sans la médiation des "institutions" libertaires, les constantes, les lignes de force de l'anarchisme. Il va sans dire que si nous ne pouvions compter que sur nous et nos institutions...

Il existe en fait, historiquement, un phénomène anarchiste. Son existence est empiriquement attestée par la vie de groupes, d'individus, de revues, par des écrits, des actions, des mouvements collectifs. Ce phénomène global est caractérisé par un certain climat psychologique, un ensemble de valeurs, de refus, de convictions, de rêves, d'aspirations. Et sans doute pourrait-on le rattacher à un réseau de déterminations sociologiques (à condition de ne pas s'en tenir à l'équation marxiste primaire : anarchiste = petit-bourgeois). En tout état de cause, ce phénomène n'est pas transparent, n'est pas réductible à son expression manifeste. Comme le propose Gérard Gilles pour le discours révolutionnaire sauvage, il faudrait se mettre "à l'écoute" de cette réalité anarchiste. Il ne s'agit pas de plaquer une étiquette, mais bien de comprendre une réalité vivante, vécue, dans toutes ses dimensions. Comprendre l'anarchisme, drôle de projet pour des "théoriciens" libertaires... Ha, diront certains, ils avouent enfin !

Un instrument de lecture

Ferons nous jamais cette psychanalyse, ou cette sociologie, ou cette phénoménologie de l'anarchisme ? L'important, pour le moment, est de faire admettre que de telles recherches peuvent être menées, doivent l'être. Mais recherche libertaire ne signifie pas seulement recherche sur l'anarchisme : recherche anarchiste. Chaque histoire particulière "ne peut être étudiée qu'avec un appareil conceptuel adapté à son objet" (Gérard Gilles). Le phénomène libertaire ne peut s'éclairer vraiment que si on lui applique une méthode de lecture (ou d'écoute) libertaire. Il n'y a pas de regard vierge. Le psychanalyste à l'écoute peut faire abstraction de tout... sauf de la théorie psychanalytique.

Ne pas l'admettre, c'est encore séparer la théorie de la pratique. L'action et la pensée libertaires naissent des mêmes refus et des mêmes aspirations, se développent dans la même réalité historique. Elles se stimulent et s'éclairent l'une l'autre. Plus : s'il y a effectivement concordance entre des manifestations anarchistes intervenant en des temps et des espaces différents, concordance qui justement permet de les réunir sous un même vocable, une théorie élaborée à partir d'autres expériences peut élucider des surgissements d'anarchie spontanée.

"Cronstadt étant, par ses aspects essentiels, un phénomène de type libertaire, il s'avère nécessaire d'adopter, pour comprendre, des hypothèses anarchistes (Fédération, etc.)." J'emprunte ces lignes à André Nataf, qui écrit par ailleurs : "L'Anarchie se réclame des moments de rupture où l'être s'invente spontanément. Le miracle est que chacune de ces "inventions" (sociologiques ou autres) ne se laisse lire approximativement que par les schémas libertaires." Je renvoie les intrépides à ses essais qui tentent une lecture originale du phénomène et du discours révolutionnaires, suivant des méthodes qui défient toute orthodoxie (*).

Théorie et pratique

Je précise certains points, pour éviter l'équivoque. Une théorie de ce genre (système d'interprétation) ne s'applique pas seulement au phénomène anarchiste, mais au devenir révolutionnaire dans son ensemble. (Restriction : elle rendra perceptibles et compréhensibles avant tout les tendances, les virtualités, les pratiques libertaires s'insérant dans ce devenir, ou leurs négatifs, le développement de nouvelles formes de pouvoir séparé, par exemple. Elle n'est donc pas exclusive d'autres méthodes de lecture, mieux appropriées à saisir les déterminismes, les institutions, les infrastructures économiques, techniques ou biologiques de l'existence sociale. Elle les implique au contraire.)

Une telle théorie, par ailleurs, ne vise pas seulement à interpréter le monde, mais à le transformer. L'"idée", disait fort

André Nataf : Le miracle cathare, Robert Laffont, 1968.
La révolution anarchiste, André Balland, 1968.
Le marxisme et son ombre - Rosa Luxembourg,
André Balland, 1970.

bien Proudhon, est médiation entre deux pratiques : une pratique spontanée, qui suscite la prise de conscience, dévoile des contraintes et des obstacles, mais aussi des dynamismes libérateurs, et une pratique réfléchie, clarifiée, réorientée, rendue plus cohérente par l'intervention de l'expression théorique et le progrès de l'information. Le déroulement même de cette action réfléchie peut susciter de nouvelles formes d'action spontanée, faire apparaître de nouveaux aspects de la réalité, et appellera donc d'autres médiations. Et ainsi de suite.

L'illusion unitaire L'élucidation théorique ne reste médiation effective et efficiente que si elle interprète et assimile sans relâche le discours et la pratique qui se déploient dans son temps. Pourtant, même à propos d'une action sauvage, unitaire, il n'y aura pas une mais des médiations. Même inscrites dans un combat commun, elles seront le plus souvent différentes selon qu'elles seront orientées, par exemple, suivant une optique anarchiste ou marxiste. Sequelle des vieilles séparations idéologiques ? Suffirait-il, comme le propose Francis, de "rendre compte du mouvement réel de l'Histoire" pour en finir avec ces optiques partielles ?

Mais quel schéma d'interprétation rend compte du mouvement réel ? Et qu'est-ce que l'Histoire, sinon une abstraction projetée, selon une idéologie donnée, sur la pluralité du devenir (voir encore "le crépuscule des idéologies"). Qu'est-ce qui est réel dans un processus ? Le réel n'est pas du tout le même selon qu'on privilégie le facteur économique ou le facteur psychologique, ou, autre exemple, les déterminismes ou l'action novatrice.

Une théorie unitaire réclame des garanties d'objectivité scientifique. C'est bien ce que pose Francis au départ, en parlant d'une théorie révolutionnaire scientifique. Mot gênant, ajoute-t-il entre parenthèses... Tout est là. Il faudrait donc définir le statut de la science qui fournirait ses méthodes et ses instruments au compte-rendu du mouvement réel. Ni l'histoire, ni la sociologie, ni l'économie n'ont atteint le stade de la théorie unitaire.

Il y a, bien sûr, le socialisme scientifique, c'est-à-dire le marxisme. Le renvoi à Debord, qui lui-même se proclame marxiste, peut signifier que Francis envisage la théorie révolutionnaire scientifique dans cette perspective. Il s'agirait donc, au nom du marxisme, de repousser au rang dégradé d'idéologie l'anarchisme (ce qui est courant) et ... le marxisme.

Mais si la théorie révolutionnaire n'est pas rigoureusement scientifique, elle implique forcément des choix qui relèvent d'autres critères : telle conception de l'homme, de la vie, telles valeurs (liberté, justice, rationalité), etc. Il semble donc bien qu'on ne puisse pas éviter l'idéologie, si l'idéologie recouvre tout ce qui n'est pas scientifique dans une "doctrine" révolutionnaire. Je préfère, dans ce cas, parler d'options philosophiques, en admettant en première approximation que la philosophie se distingue de l'idéologie dans la

mesure où elle donne ses postulats pour ce qu'ils sont, au lieu de chercher à les déguiser en certitudes objectives et universelles (fausse science et science fausse). Il y a ainsi une philosophie libertaire, fondée sur l'affirmation de la liberté (réalité, efficacité, valeur de la liberté), affirmation qui ne relève guère du constat scientifique. Et comme le phénomène anarchiste global, dont elle est à la fois une expression, un produit, un ressort, elle fait leur part à des éléments aussi peu "théorisables" scientifiquement que l'espoir, le désespoir, la passion, ... et la méditation, l'expérience intérieure, ... et la volonté de connaissance et de vérité.

La création collective Faut-il donc en rester aux groupuscules fermés et hostiles ? Ce serait justement retomber dans le sectarisme et la mentalité de vase clos que nous reprochons aux tenants de "l'anarchie (propriété) inaliénable". Mais l'illusion unitaire aussi conduit facilement au sectarisme : faute de pouvoir fonder scientifiquement la théorie qui dépasserait les "idéologies séparées", on en vient vite à décréter que la théorie unitaire est justement celle dont on se réclame.

Je ne vois qu'une solution : clarifier nos propres positions, développer leur cohérence et leur configuration originale, les mettre à l'épreuve des faits et de l'action. C'est l'action qui nous unira avec des groupements d'orientation différente et nous insérera dans la pratique spontanée, en nous ouvrant à l'approche nouvelle de la réalité que suscite l'intervention révolutionnaire collective. C'est dans l'effervescence de l'action novatrice que se fera cette synthèse dynamique dont parle Gérard Gilles, la confrontation à chaud des idées et des tactiques, l'invention d'analyses et de solutions nouvelles.

Cette fusion provisoire, même si elle incite à restructurer, à revivifier les théories en présence, n'abolira pas leur différence, ne déracinera pas leur intuition fondamentale avec tous les présupposés philosophiques et méthodologiques qui en découlent. Chaque théorie se transformera et s'actualisera selon sa logique propre. Car s'il est bien vrai que la théorie ne peut sortir que de la pratique, il est vrai aussi qu'elle ne sort de la pratique que par le moyen, la médiation de la théorie.

Il est évident enfin que dans cette situation la théorie la plus cohérente, la mieux informée, la mieux outillée pour l'explication de l'événement tendra à imprégner, à modeler, à dévier les moins résistantes. Elle tendra du coup à voiler dans l'événement les dynamismes, les virtualités, les caractéristiques que pourrait révéler selon ses hypothèses particulières une des théories moins élaborées. Ainsi se trouveront obscurcies aussi des possibilités d'action et, en plus, se détourneront de la théorie "faible" des groupes et des individus susceptibles de développer son intelligence et sa pratique. Faut-il préciser que l'anarchisme, le plus souvent, se trouve être la théorie la moins pregnante ? La chose n'est pas sans conséquence si on ne se résigne pas à voir stérilisées et atrophiées, par manque d'irrigation intellectuelle, des

formes de compréhension et d'intervention dont on reconnaît le potentiel libérateur.

On peut certes réagir à cette situation frustrante et démoralisante en s'enfermant dans le ghetto des vérités toutes faites et des certitudes héritées. C'est bien ce genre de prophylaxie que nous sommes déterminés à ne plus admettre, car c'est le meilleur moyen de nous neutraliser pour de bon.

Affirmer l'originalité de l'anarchisme, chercher à contribuer à son développement autonome n'est pas le préserver des influences et des confrontations risquées. Toute croissance implique la faculté d'assimilation et le conflit. Nos pères fondateurs avaient l'estomac solide, et les joyeux drilles qui prétendent que Marx n'a rien inventé devraient bien aller voir où Proudhon, Stirner ou Bakounine ont trouvé leur potée.

La question n'est pas là. Il s'agit de reconnaître que la pluralité n'est pas le signe d'un dévoiement idéologique, comme l'est au contraire la sclérose qui s'installe avec la fermeture sectaire. C'est la condition même de l'existence humaine que tout ce qui fait le sens de la vie est sujet à l'incertitude, au doute, au pari, à l'instabilité. Banalité de base, oui. Proclamation métaphysique ? Qu'on me démontre scientifiquement le contraire.

Nous n'avons pas à renoncer à notre différence, tant qu'elle est la conséquence logique de nos options fondamentales, de nos choix spontanés, de nos expériences et notre réflexion. Mais je ne vois pas dans l'affirmation de la spécificité libertaire une démarche défensive. L'essentiel est d'avancer sur notre chemin, en commençant par renforcer nos points forts, et en nous déterminant en fonction des rencontres. Je persévère à croire que l'élaboration positive de nos idées et de nos méthodes, compte tenu de tout ce que peuvent nous apporter d'autres courants, est plus efficace que la crispation critique ou la nostalgie de l'unité.

René FURTH

L'ANALYSE DU CARACTERE

DE W. REICH

Ecrit en 1928, inédit en langue française.
Brochure de 34 pages - 3 francs.

La demander à R.L. ou à Franck MULLER 10,
rue de Châtenois - 67 - STRASBOURG-NEUDORF

L'INDIVIDUALISME

SOCIAL

①

REPONSE DE CH.-AUG. BONTEMPS
à l'article de René Furth

L'analyse que tu fais, dans le N° 6 de "Recherches libertaires", de l'individualisme social est parfaite sauf en sa conclusion. Il ne s'agit du reste que d'un propos sur une pointe d'aiguille. Sans doute me suis-je mal ou insuffisamment exprimé en ce qui touche la propagande et l'éducation. Tout ce que j'ai pu dire ou écrire n'est pas dans mes livres et moins encore dans un seul ouvrage.

Tout en ne minimisant pas les conséquences de la propagande et de l'éducation, je ne les ai jamais considérées comme devant transformer l'homme en soi que je tiens comme biologiquement invariant, ni non plus comme suffisant à transformer la société qui est, elle, évolutive. Sur ce plan, ce sont les inventions qui toujours furent déterminantes. Mais j'ai dit aussi que si l'homme ne change pas, son comportement est subordonné aux conditions du milieu.

Avant de m'expliquer sur ma conception de la propagande, j'ai plaisir à noter que tu as marqué que je n'excluais pas la participation active d'un individualiste à une révolution de fait. Je précise seulement que cette participation ne saurait être inconditionnelle parce que l'anarchiste individualiste lucide et strictement objectif est une exception. Il est bon que pour agir encore dans la post-révolution, il ne se soit pas engagé sans réserve.

C'est ici que se situe la pointe d'aiguille. Tu dis, en le soulignant à propos de l'organisation de Foyers, que l'anarchisme a besoin d'un milieu conducteur. C'est bien ce que j'entends. Mais ce milieu a lui-même besoin d'animateurs qui ne soient pas des étoiles filantes. Or les étoiles filantes constituent quelque chose comme 90 % de propagandistes doués de capacités. Je l'ai constaté durant soixante ans. Je pourrais citer bien des noms qui se sont affirmés sous d'autres firmaments. Ils ont filé parce qu'il leur manquait une philosophie de base

qui fût de nature à les soustraire aux désillusions et aux sollicitations. J'ai eu moi-même des occasions avantageuses de filer aussi. Rien n'a prévalu contre mon plaisir (je dis bien plaisir et non pas sacrifice) de devenir la sorte d'anarchiste que je voulais être. C'est en cela que je tiens une philosophie de vie personnelle comme ayant primauté sur une sociologie de l'action, sans l'exclure.

Une conversation avec un intellectuel catholique contient une définition positive de ce concept. Cette personne me disait : "Vous m'avez cité la lettre que vous a écrite Mgr Pierre Jobit à propos de votre livre "L'Anarchisme et le Réel" et où il dit que votre anarchiste est un moine athée. Comment avez-vous compris cela et l'avez-vous accepté ?" J'ai répondu : "Non seulement j'accepte cette définition mais je la tiens pour exacte dès qu'elle n'implique pas nécessairement les vœux d'obéissance et de chasteté. Il s'agit de l'attitude propre à un individu qui est tout donné à sa foi ou à sa philosophie. A partir de son "moi" ainsi assuré, le moine s'efforce d'attirer et de maintenir dans son Eglise le plus de gens possible sans leur demander de devenir des moines ou des religieuses. Il escompte seulement que quelques-uns se voueront au sacerdoce et se feront enseignants comme lui-même. L'anarchiste s'efforce d'ouvrir des esprits, d'assurer une audience à ses vues prospectives et des moyens de les diffuser. Il escompte que parmi les esprits ouverts à sa philosophie il s'en trouvera qui assureront la continuité."

C'est ainsi que j'ai conçu et mené mes activités. Le sacerdoce correspond chez nous à ce que tu appelles le milieu conducteur. Les sympathisants sont la foule des fidèles plus ou moins infidèles. Fidèles ou non, ils sont touchés par ce que nous disons si ce que nous disons est valable et cohérent et ils le répètent. Cela porte sur des gens qui, sans tout accepter de nous, sont assez intelligents pour s'en intégrer quelque chose. Je le dis parce que je l'ai maintes fois directement constaté chez des personnes tout à fait de l'autre bord. Ainsi se crée un climat où, selon les circonstances, interviennent les réformes ou les révolutions.

Nous sommes exactement des incitateurs. On ne saurait être à la fois incitateur et embrigadeur. Si nous nous faisons embrigadeurs nous ne sommes plus incitateurs et, donc, nous ne sommes plus anarchistes.

Ch.-Aug. BONTEMPS

②

EVOLUTION / REVOLUTION

Dans l'oeuvre de Ch.-Aug. BONTEMPS

Agé aujourd'hui de soixante-dix-sept ans, notre ami Charles-Auguste BONTEMPS est une figure les plus attachantes du mouvement anarchiste français contemporain. Depuis plus d'un demi-siècle, les milieux d'avant-garde apprécient ses talents d'orateur, de journaliste et d'écrivain. Son premier article parut dans "Le Libertaire", au mois de juin 1914. Il contenait déjà les germes de "L'individualisme social", théorie anarchiste que Ch.-Aug. BONTEMPS allait harmonieusement développer et opposer aux doctrines communistes de tendance libertaire ou marxiste. Durant l'entre-deux guerres, Ch.-Aug. BONTEMPS publia plusieurs essais quelques recueils de poèmes et surtout de nombreux articles dans divers journaux.

Ses conférences au Club du Faubourg furent particulièrement appréciées. Aujourd'hui comme hier, il participe aux activités du mouvement anarchiste, de la Libre-Pensée, de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme. Parmi les périodiques auxquels il a collaboré depuis la Libération, citons : "Le Droit de Vivre", "Défense de l'Homme", "Le Monde Libertaire", "L'Homme Libre", "Liberté" et "Contre-Courant". Au cours de ces dernières années, il a écrit des ouvrages qui constituent l'expression de sa pensée définitive. Face au présent et à l'avenir, il se déclare plus que jamais partisan d'une évolution vers "un collectivisme des choses et un individualisme des personnes" (1)

Charles-Auguste BONTEMPS a exposé sa conception de l'individualisme social dans "L'Anarchisme et l'Evolution". Ce texte a été publié en fragments, de 1956 à 1959, par les "Cahiers de Contre-Courant" dont il constitue trois numéros. La première partie, la plus importante, est consacrée à un Bilan de l'Anarchisme et à ses perspectives. L'auteur estime que les espoirs de plusieurs générations ont été déçus. L'âge d'or qu'on leur avait promis est

- (1) A part l'introduction biographique, cet article est le texte d'un exposé que j'ai fait en 1963, à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble. Il ne tient évidemment pas compte des ouvrages ("L'Anarchisme et le Réel", "L'Individualisme social"), ni du disque ("Eloge à l'Egoïsme") que Ch.-Aug. BONTEMPS publia ultérieurement. La forme et le fond de cette étude présentent donc un caractère inachevé. Ch.-Aug. BONTEMPS et les lecteurs de RECHERCHES LIBERTAIRES voudront bien m'en excuser.

resté dans le domaine des abstractions. Le monde a sans doute évolué mais il ne correspond pas aux prévisions. La faillite du mouvement anarchiste s'explique par sa sclérose. De sa naissance à la fin du XIXe siècle, sa doctrine et son combat correspondaient aux besoins et aux espérances de l'époque. Il avait alors une audience certaine et réelle influence qui lui ont toujours fait défaut depuis. Avant le bouleversement d'Octobre 1917 en Russie, le problème était de savoir si la révolution pressentie et inévitable échapperait à la dictature du prolétariat souhaitée par le marxisme et s'accomplirait dans le fédéralisme libertaire. En résumé, l'opposition de PROUDHON et de BAKOUNINE à MARX allait enfin trouver une solution. L'anarchisme était alors bien vivant car il avait sa raison d'être. Mais tout a été remis en question depuis la naissance de l'Etat Soviétique. Pour empêcher une doctrine de s'enliser il convient de lui redonner vie, d'assurer son renouvellement. Dès cette époque, il fallait donc adapter la pratique anarchiste au contexte social, chercher les moyens qui convenaient au nouveau milieu. Faute de cela, le mouvement anarchiste a été incapable de conserver ses éléments les plus dynamiques. Cette hémorragie a duré assez longtemps car on n'a pas su en déceler à temps les causes. On croyait à une défaillance du militantisme alors qu'il s'agissait d'une défaillance interne. La défaite de l'anarchisme est liée d'une part à l'échec momentané de ses conceptions et à la dispersion de ses efforts, d'autre part à la poussière imprévisible des totalitarismes marxiste et fasciste.

Quant au marxisme-léninisme, il est mort du stalinisme. Aujourd'hui il n'y a pas de doctrine nouvelle suffisamment dynamique et à la mesure des problèmes de notre temps. Aucune n'est actuellement capable de soustraire définitivement et efficacement les masses au capitalisme d'Etat Soviétique (conséquence logique du marxisme) et au capitalisme privé occidental. Si les anarchistes voulaient et pouvaient et pouvaient reconnaître leurs faiblesses, repenser leur doctrine, évaluer leurs forces et affirmer leur volonté de liberté, ils seraient en mesure, non pas de devenir un mouvement de masse, mais le carrefour des forces progressistes opposées aux deux blocs. Leur doctrine a connu des faillites souvent sanglantes, mais elle continue à vivre car, écrit Ch.-Aug. BONTEMPS:

"L'anarchisme élaboré n'a jamais donné ses vues pour d'immuables certitudes ... L'anarchisme est révolte et liberté. Ses quêtes constantes l'exonèrent de ses erreurs provisoires. Il se fait et se défait sans fin. Il se veut toujours inachevé pour être toujours vivant."

Mais pour réussir dans cette entreprise, les anarchistes doivent vivre et travailler dans l'actuel sans se leurrer avec des mythes. Pour cela, il leur faut se détacher des concepts du passé et se garder des constructions dans l'abstrait qui sont absurdes par nature et empêchent de considérer positivement les problèmes quotidiens déjà suffisamment complexes. Il faut certes agir dans et pour le présent en tenant compte de l'avenir, mais il est inutile de sacrifier les êtres vivants à des lendemains problématiques. Ch.-Aug. BONTEMPS justifie ainsi sa position :

"Toute la nature est un relatif visme ... Les révolutions sont une adaptation des rapports de la Société avec un milieu modifié par les acquis de l'intelligence et leurs incidences techniques. Dans cette optique, une philosophie scientifique est bien autre chose qu'une spéculation de la pensée abstraite ou même un essai de connaissance rationnelle. Elle est une prise réelle sur la nature et, singulièrement, sur l'homme. Elle s'impose par les faits ... Je pense que pour prévoir et oeuvrer selon les prévisions, il n'est pas nécessaire de perdre ou de gâcher le présent. Gardons-nous de la planification des comètes. Les théories sont certes indispensables à la compréhension des problèmes, elles sont un utile jalonnement mais qui se perd à l'horizon."

Dans cet esprit, les idées libertaires, selon lui, peuvent être efficaces, agir sur le milieu et exciter ses évolutions. Ch.-Aug. BONTEMPS ajoute :

"Le rôle de l'anarchisme est d'être un défricheur, d'épouser la réalité totale et, n'en rejetant rien, de retrouver, par l'équilibre des contraires, les lois même de la vie."

Mais il faut évidemment cerner la réalité telle qu'elle est et non telle qu'on se plaît à l'imaginer d'après les vues des théoriciens classiques. Il faut adapter leurs idées aux conditions de ce temps, les transposer dans le contexte actuel. Si l'on fait preuve d'intransigeance, l'anarchisme est condamné à n'être plus qu'une survivance. Dans le cas contraire, il peut, comme par le passé, fournir des éléments constructifs et infléchir la marche des événements dans le meilleur sens. L'auteur écrit à ce propos :

"Par exemple, les principes du fédéralisme proudhonien gagnent dans le monde entier des milieux qui sont loin d'être libertaires. De ce fait même, il en sera du fédéralisme comme il en fut du syndicalisme. Il s'adaptera aux données économiques et sociales. Ce sera certainement un progrès, ce ne sera pas de longtemps un fédéralisme libertaire. De même, la grande idée proudhonienne des contrats s'impose de plus en plus à l'esprit des sociologues. Elle apparaît comme le moyen rationnel de transférer aux producteurs et aux utilisateurs "l'administration des choses", de soustraire à l'autorité abusive de l'Etat des domaines qui ne le concernent pas."

La philosophie anarchiste est et doit -plus que jamais- être, souligne Ch.-Aug. BONTEMPS : "objective, en continuelle évolution, relativiste, sceptique au sens propre du mot, et donc anti-sectaire".

Son contenu sociologique a été initialement et entièrement exposé par les théoriciens du socialisme anti-étatique. Mais, rappelle l'auteur :

"Ils n'ont cependant pas défini l'anarchisme comme un refus personnel de toute autorité, sans discrimination. On sait combien PROUDHON était féru de l'autorité du père de famille. L'anarchisme de Proudhon ou de Bakounine, de Godwin même avant eux, est moins l'absence de toute direction que le rejet d'une direction gouvernementale. Ils nient l'Etat, et donc le gouvernement de l'Etat, ce qui est différent. L'Administration des choses de Proudhon et son admirable conception des contrats, son fédéralisme et l'opposition de Bakounine au marxisme centralisateur ne sont pas des constructions sans règle. Pour eux, comme pour leurs disciples et singulièrement, avec Pelloutier pour les pionniers du syndicalisme, il s'agissait de soustraire le prolétariat à l'exploitation, aux abus des classes possédantes, régentes et maîtresses de l'Etat. Tel fut le sens sociologique de l'anarchisme, négateur de l'Etat et de la légitimité de son pouvoir. C'est en conséquence de cette négation que l'on en vint à l'affirmation de la primauté de l'individu. Désormais, l'anarchisme se définit par cette primauté. Mais on s'est aperçu que l'homme est limité, contraint, réduit, asservi par bien d'autres facteurs que sa condition économique. On s'est aperçu, par exemple, que le savoir qui libère peut devenir un redoutable moyen d'asservissement par le truchement de l'enseignement dirigé, que les nationalismes n'échappent à l'étatisation que pour tomber aux mains de coteries dirigeantes. On s'est aperçu de beaucoup de choses que nos maîtres à penser ne pouvaient prévoir un siècle d'avance. Il faut donc repenser l'anarchisme à partir des connaissances acquises et de leurs implications."

Mais ajoute l'auteur :

"L'anarchisme, philosophie de la liberté de l'homme a gardé toute sa valeur. Ce sont les moyens de sa mise en oeuvre qui sont à reviser."

Il faut l'adapter à notre civilisation de masses de telle façon qu'il puisse efficacement lutter contre la centralisation des pouvoirs. Pour faire un premier pas dans ce sens, il est indispensable de concilier actuellement l'individuel et le social. Les critères de l'individualisme anarchiste déçoivent par leur refus de la réalité sociale. L'individualisme à l'état pur suppose aujourd'hui une certaine indépendance économique. Ch.-Aug. BONTEMPS estime :

"Il est un privilège, un produit de luxe. Il ne fleurit et ne fructifie qu'en serre chaude."

De toutes façons, personne n'est plus en mesure d'échapper entièrement au social. Les régements de toutes sortes, l'interdépendance des services, la complexité des structures intègrent l'individu, bon gré mal gré, et l'obligent à prendre position. Il ne peut plus se renfermer sur lui-même et adopter une attitude neutraliste. Quels que soient les pays et les régimes existants, il est contraint de se soumettre ou de combattre. Les anarchistes ont choisi la deuxième solution, mais ils doivent maintenant réviser leurs méthodes. Ch.-Aug. BONTEMPS justifie ainsi leur position :

"L'Anarchiste est une personne qui se veut libre dans toute la mesure de ses facultés naturelles, autant que le permettent les conditions et les ressources du milieu où elle vit. D'où il découle que l'anarchiste est sans cesse intéressé à promouvoir une évolution du social dans le sens d'une plus grande liberté ... L'anarchiste est un non-conformiste total, par définition. Il ne se manifeste valablement que par une volonté de savoir et de mener sa vie selon sa pensée."

L'auteur insiste longuement sur cette primauté de la culture. D'après lui, les anarchistes ne doivent pas vivre en vase clos, mais participer à des activités extra-libertaires dans la mesure où cette appartenance ne restreint pas leur disponibilité et ne les force pas à prendre des options dont ils ne sont pas les juges.

"La force d'une minorité, c'est d'agir par intelligence", estime Ch.-Aug. BONTEMPS. Son action ne doit pas être intuitive, mais raisonnée. Sa philosophie anarchiste facilite cette attitude car, dit-il :

"Elle se veut éclectique au sens de libre choix et donc anti-grégaire par définition ... La nature même de l'anarchiste implique une infinité de nuances dans les pensées qui font sa richesse et sa séduction, sa capacité d'exploration et, donc, de construction."

Mais il importe de faire maintenant la synthèse de tous les courants libertaires sans exclure pour cela leur singularité. L'anarchisme s'adresse aux individus capables de mener une vie personnelle et volontaire, soucieux de s'élever moralement et intellectuellement, respectueux d'autrui mais fermement décidés à dénoncer toute atteinte à la personnalité et combattre les aliénations de toutes sortes. Son champ d'action est illimité. Il s'étend à tous les domaines où peuvent entrer en conflit la liberté et l'autorité, le progrès et l'ordre. Ses partisans doivent, selon l'auteur :

"Préconiser et soutenir les solutions actuelles les moins mauvaises ou les meilleures des problèmes qui se posent, à une époque et dans des conditions données."

Ces dernières remarques bouleversent inévitablement la conception anarchiste classique de la fin et des moyens.

La seconde partie est essentiellement consacrée à la révision de deux dogmes : La lutte des classes et la Révolution.

Dans le passé, les structures économiques déterminaient un clivage naturel de la Société. La lutte des classes avait effectivement lieu et l'émancipation des travailleurs ne pouvait qu'être l'oeuvre de la Révolution. Mais la situation a considérablement évolué depuis. Il y a interpénétration des classes et, par suite, la notion de prolétariat est devenue plus subjective qu'objective. Charles-Auguste BONTEMPS estime qu'il faut donc empêcher l'anarchisme de sombrer dans "l'ouvriérisme" et attirer à lui les meilleurs éléments de toutes les couches sociales. A vrai dire, il en a toujours d'ailleurs été ainsi. En effet, il ne faut pas oublier que les fondateurs de l'anarchisme venaient presque tous des milieux dirigeants et que la notion de classe a, de tous temps, été étrangère à la composition de leur mouvement et au recrutement. L'auteur ajoute :

"En tant qu'anarchiste, j'appartiens à la classe de ces Bourgeois cultivés et affranchis que furent les Godwin, les Proudhon, les Bakounine, les Stirner, les Sébastien Faure et tant d'autres ; à la classe des savants que furent les Reclus et le barine Kropotkine ; à la classe des ouvriers instruits que furent les Jean Grave et les Pierre Martin. Je me refuse à me situer, même si j'en viens, dans la classe des "fourre-tout" que l'on dit être le Peuple. Parce que le Peuple, c'est le meilleur avec le pire, c'est la masse du quelconque. Le Peuple, ce sont les spoliés, les bernés, les souffrants que je défends en me défendant avec eux. Mais c'est aussi les indiscernables dans la foule, les âpres et les étroits que l'on repère au bureau, à l'usine, au marché, au syndicat, au parti, à la Loge ; ceux qui deviendront, s'ils le peuvent, les B. O. F., les flics, les contrôleurs, les contremaîtres, les bedeaux, les cuistres, les agioteurs et les marlous."

Après le concept des classes, Ch.-Aug. BONTEMPS examine celui de la Révolution. Pour les anarchistes, le but d'une révolution n'est pas seulement d'instaurer une société juste et égalitaire, mais aussi et surtout de permettre le libre épanouissement de toutes les facultés de l'individu. Elle ne peut pas être une fin en soi, mais un moyen au service de l'Homme et doit donc être subordonnée à l'autonomie des personnes. Les communistes libertaires veulent, rappelle l'auteur, "réaliser une société anarchiste mondiale par subversion violente des ordres établis, y compris, cela va de soi, l'ordre soviétique". Il estime, pour sa part, que c'est là une "très haute et très belle illusion" digne du siècle passé. A cette époque, la révolution était considérée comme une fin en soi, une constante idéale. Mais depuis, l'Histoire a montré que toutes les révolutions sont condamnées à être trahies et

qu'il est impossible d'appliquer, dit-il, "les slogans sommaires d'un catéchisme tranchant." La Révolution anarchiste, telle qu'on la concevait au XIXe siècle, est impossible à réaliser aujourd'hui. Elle aurait d'inévitables implications internationales et susciterait les interventions directes d'états puissants qui s'efforceraient de l'orienter ou de la faire échouer. La révolte du peuple peut certainement jouer un grand rôle dans l'éveil et le développement d'une révolution moderne. Mais sa réussite ou son échec sont finalement déterminés par des conjonctures internationales d'ordre politique, économique et technique. La puissance des armements et des pressions économiques fait qu'une révolution se conduit actuellement comme une guerre. Ch.-Aug. BONTEMPS considère que :

"Elle est donc politique avant que d'être sociale, avec ce que cette condition comporte d'organisation hiérarchisée, de compromis et de compromissions."

Sa conclusion est la suivante :

"Les anarchistes n'y ont place qu'en francs-tireurs, en activistes détachés s'employant à l'infléchir au mieux, dans le sens du moindre sectarisme, du moindre grégairisme, d'un maximum de liberté. Nous savons, par de cuisants rappels, comment les "politiques" de la révolution éliminent intellectuellement et physiquement les activistes libertaires, dès qu'ils en ont le prétexte et le moyen. L'action anarchiste se voit donc contrainte, pour être effective et pour durer, pour agir dans la révolution comme dans la réaction, de se camoufler, de se faire "noyautée" plutôt que dirigeante. Sa position de flèche, de minorité par conséquent, ne lui permet que cette attitude. Tout autre comportement est illusion ou vain sacrifice... Les anarchistes n'ont pas saisi que la révolution du XXe siècle n'est pas leur révolution et que, s'ils y ont un rôle à tenir, c'est bien plus un rôle d'éclaireurs et d'exégètes du devenir humain que celui d'agitateurs mal équipés de formules dépassées... Une société exactement communiste libertaire est un mythe... Le communisme libertaire n'apparaît plus à l'opinion que comme une variante toute théorique du communisme soviétique, trop puissant pour être supplanté par un vieux rival écrasé."

Dans les conditions actuelles, la Révolution ne peut donc pas être un but en soi, un idéal, un impératif, mais seulement un accident. Elle coûterait trop cher en vies humaines, en atrocités, en oeuvre d'art et d'esprit qu'elle détruirait. La négociation est préférable à la guerre civile. L'auteur ajoute :

"Sans doute devons-nous encore appuyer les révoltes du peuple quand toute autre option lui est refusée. Mais une chose est de se plier à une nécessité et autre chose de la louer, de s'aveugler sur sa nature et sur

conséquences... La révolution est un préjugé comme un autre, que l'on exploite comme un autre, au nom du peuple, aux dépens du peuple."

D'après lui, le but des anarchistes doit être, à présent, de créer une société équilibrée où la justice entrerait dans les faits non pas par les armes mais par l'intelligence. Les paradoxes étant, pour Ch:-Aug. BONTEMPS, des vérités en devenir, il en émet un admirable en guise de conclusion :

"L'anarchiste est un révolutionnaire en permanence qui ne croit pas, qui ne peut pas croire aux finalités révolutionnaires."

A notre avis, l'explication de son attitude particulière se résume en deux courtes phrases extraites de "L'ESPOIR", l'un des meilleurs romans d'André Malraux :

"Les communistes veulent faire quelque chose. Vous et les anarchistes, pour des raisons différentes, vous voulez être quelque chose."

Roland LEWIN

Nous reprendrons dans notre prochain numéro le débat sur "L'INDIVIDUALISME SOCIAL" et le problème "REFORME / REVOLUTION".

LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'ANARCHISME

Dans le texte qui suit, Giovanni Baldelli reprend une tentative qu'il a amorcée il y a quelques années dans la revue de nos camarades italiens, Volonta. Sa démarche se distingue de celle qui est en général la nôtre dans la mesure où sa contribution se présente plus comme un aboutissement que comme un point de départ. Mais en condensant sous une forme systématique sa conception de l'anarchisme, Baldelli n'a pas l'intention de faire un exposé dogmatique de ses conclusions. "Ce que je propose, nous écrit-il, c'est de présenter les principes que je considère comme fondamentaux et de poser la question si sans eux il peut y avoir un anarchisme qui soit encore anarchiste ou un anarchisme qu'on puisse encore soutenir en droiture et honnêteté."

La discussion qu'il souhaite se donnerait cette règle : prouver qu'on peut définir un anarchisme cohérent en rejetant certains des principes exposés ci-dessous, ou si l'on en choisit d'autres, montrer qu'ils n'en sont pas déduits.

Ce débat pourrait s'ouvrir au moins sur trois fronts :

- les positions de Baldelli, leur portée et leur logique;
- la possibilité et le bien-fondé d'une entreprise cherchant à donner à l'anarchisme "son visage inconfondable"

- la nécessité même et la possibilité de donner de la pensée libertaire un exposé systématique. (*)

Ce qui nous ramènerait tout droit au coeur de nos polémiques....

1) PAS DE CHEFS

Le mot anarchie vient du grec "anarchos" qui signifie "sans chef". Le refus de tout chef est donc le seul principe étymologiquement essentiel à l'anarchisme. Sans ce principe il n'y a pas d'anarchisme et sans lui le nom d'anarchiste est usurpé.

Les oeuvres et les situations de paix ne requièrent pas de chefs. S'il y a autorité, elle est de pure compétence et s'arrête où s'arrête celle-ci. Un chef, par contre, est le produit d'une situation de danger et est requis par des buts conflictuels. Il est dans l'intérêt des chefs, et une nécessité de leur conservation, d'entretenir constamment des buts conflictuels et de créer des situations de danger.

Certes, il y a toujours une situation de conflit pour autant qu'une société est constituée en classes ayant des intérêts contrastants et il y a toujours une situation de danger tant que chaque unité politique est entourée d'autres fourbies d'armes et d'armées. C'est là ce qu'on aime appeler la réalité historique ou réalité tout court, et on reproche à l'anarchisme de l'ignorer.

A vrai dire, l'anarchisme ne l'ignore pas mais la refuse. Il la refuse dans le sens qu'il ne veut pas y contribuer pour quoi que ce soit. Cette réalité est celle où rien ne compte hormis la force et l'astuce, et où les valeurs ne sont pas des valeurs, mais des moyens de puissance. L'anarchisme veut dissoudre cette réalité-là par l'affirmation vécue et organisée d'une société idéale. Œuvre impossible ? Il s'agit de la tenter.

Les mouvements soi-disant révolutionnaires, pétris de réalité historique, exaspérateurs de conflits et auteurs d'une psychose de danger (fascisme, hitlérisme, léninisme, stalinisme, castrisme, maoïsme) sont tous des mouvements basés sur le principe du chef et sont donc au pôle opposé de l'anarchisme. De tels mouvements deviennent des organisations politiques et militaires,

(*) On trouvera d'autres éléments pour cette discussion dans l'article de G. Baldelli sur la foi anarchiste, paru dans le n° 34 de NOIR & ROUGE (juin 1966). Rappelons aussi que les éditions Subervie ont publié l'année dernière un recueil de poèmes de G.B. : Le pied à l'étrier.

deviennent des états, et répètent la même histoire de guerres, d'intrigues et de répressions qu'ont commencée d'autres états sans prétentions révolutionnaires.

L'anarchisme rejette la notion de chef parcequ'il y voit, sinon précisément la cause première des maux les plus graves qui affligent la société, du moins leur condition nécessaire. Il y voit aussi l'exemple typique de la diminution humaine. Chef signifie tête, et qui se reconnaît un chef devient partie d'un corps dont les buts et les mouvements lui sont extérieurs et dont il est l'instrument. Un chef, par contre, acquiert le pouvoir de traiter ses subordonnés comme des boulets ou du bétail, comme des spécimens d'une humanité inférieure et sacrificiable.

2) LA PERSONNE HUMAINE AVANT TOUTE CHOSE

Chaque homme est un centre autonome de sensations, de volitions, d'instincts et de pensées. Qu'on lui nie sa subjectivité et on lui ôte son humanité. Il n'y a de réalité objective que quand des sujets humains s'accordent pour la reconnaître et en tirer des conséquences. Cet accord fait la science, mais il n'y a pas de vérité scientifique sans des hommes qui fassent de la science. Toutes les valeurs, y inclus la vérité scientifique, partent du sujet et n'ont d'autorité que si celui-ci la lui reconnaît. Le sujet est également la mesure de l'authentique. Existentiellement, l'impersonnel est faux. Qu'on puisse faire toute une littérature où les hommes ne sont vus que du dehors, que des hommes ne parlent pas mieux qu'un phonographe ou qu'ils se comportent en maintes choses comme des machines, mais pas aussi bien, prouve seulement qu'il y a des sujets qui se plaisent à en transformer d'autres en objets et quelquefois y arrivent.

Sans des personnes humaines il n'y a pas d'événements, pas de concepts même dont il faille s'occuper. Dieu, la race, la patrie, l'état, la nation, la classe, l'histoire, le progrès, la révolution, tous les ismes, l'anarchisme y compris, sont des créations de l'intelligence, du sentiment et de l'imagination de personnes humaines, et hors de celles-ci n'ont aucune consistance, aucun fondement. Partant, aucune personne humaine ne doit jamais être sacrifiée à l'une ou à l'autre de ces entités. Ce serait comme sacrifier une vache à son beuglement. Mais on invoque ces entités précisément quand il s'agit de leur sacrifier des personnes et on se demande alors si on n'en entretient pas le culte dans le but de justifier le meurtre et d'autres actions ordinairement jugées criminelles.

La personne humaine est mortelle tandis que ces entités ne le sont pas, dépourvues comme elles sont de toute réalité concrète. De là on les conçoit immortelles et l'on trouve assez logique que des hommes, qui doivent mourir en tout cas, s'en aillent mourir pour elles. Il y a même des gens qui disent : "Je vais me faire tuer pour que ma patrie vive, pour que ma révolution triomphe " etc. On peut respecter de tels sacrifices, mais on

ne saurait guère être assez aveugle pour ne pas y voir la rationalisation d'un désespoir ou le leurre d'une survie par intermédiaire. On a beau dire que la personne humaine n'est rien et qu'elle ne devient quelque chose qu'en prêtant son âme et son corps à une entité qui la dépasse. C'est toujours une personne qui le dit. Encore faudrait-il savoir pourquoi se sacrifier à une entité plutôt qu'à une autre. Enfin, pour peu qu'on ait la liberté de choisir et, surtout, de ne pas choisir, on n'a qu'à ne pas penser à elles et toutes ces entités ne sont plus. Elles ne seront plus, pour tout ce qui le concerne, une fois que le sujet pensant aura cessé de penser. De la mortalité de l'individu, c'est le néant de ces entités - et non de l'individu lui-même - qui découle.

3) LA VIE HUMAINE EST SACRÉE

Le sacré n'exclut pas le rationnel, mais il le dépasse et s'en passe. Si l'on accepte comme bonne même une seule raison pour détruire une vie humaine, on ouvre la porte à toutes sortes de raisons ou on peut toujours s'arranger pour que la seule bonne soit applicable aux cas qui conviennent. Le principe de la sacralité de la vie humaine est la limite nécessaire et salutaire pour empêcher tout autre principe de devenir un absolu et de pousser trop loin ses tendances antivitales.

Une vie n'est pas proprement humaine si elle n'inclut pas des raisons de vivre, des attachements et des valeurs ; mais c'est déjà offenser la sacralité de la vie humaine que d'ôter à un homme ses choix et ses raisons de vivre ou de ne pas lui permettre d'en acquiescer. La réduction à une condition subhumaine ne peut donc pas servir d'excuse au meurtre, quel que soit l'euphémisme dont on le couvre, mais constitue déjà le crime qu'elle voudrait excuser.

Où il n'y a pas de vie il n'y a pas de raisons de vivre, pas de valeurs. Puisque la vie est la condition essentielle de toute raison et de toute volonté, de tout attachement et de toute valeur, elle doit être chérie et défendue par-dessus tout. Tout argument contre cette affirmation est infirme du fait que pour l'avancer il faut d'abord être en vie.

Pourquoi seulement la vie humaine et non pas toute forme de vie, animale, végétale, microbienne ? Parce que nous sommes des hommes et non pas des microbes, des végétaux ou d'autres animaux. Une piètre raison, sans doute, mais qui a le mérite de montrer à nu la fausse modestie, l'hypocrisie et la mauvaise conscience de celui qui pose d'ordinaire cette question. C'est en effet se mettre à la place de dieu qu'il faut de placer tous les êtres vivants au même niveau. Que si quelqu'un se trouve à même de le faire, personne ne l'en empêche ; qu'il montre par les faits sa révérence de la vie. Mais si, de ce que les hommes, pour vivre ou pour n'importe quelle raison, ne respectent point (bien s'en faut) la vie des autres créatures, on voulait conclure qu'il n'y a pas de raison pour respecter la vie humaine, on oublie

(ou l'on feint d'oublier) que les hommes sont liés entre eux par le langage d'un lien subtil et complexe qui ne les lie pas aux autres créatures. Aussi l'homme est-il le seul être, que l'on sache, capable d'ériger en principe le sentiment du sacré. Il n'y a aucune objection à ce qu'il étende celui-ci au-delà des confins de son espèce. Mais tirer de son incapacité de le faire un motif pour renoncer à ce principe et à ce sentiment là où il peut les respecter et les cultiver, relève de l'attitude de celui qui demande la perfection rien que pour la déclarer impossible et pour conclure que là où elle n'est pas atteinte tout s'équivaut et que, si l'on n'arrive pas à être saint, tout effort moral est inutile.

4) PAS DE COERCITION

Chaque organisme porte en lui assez d'élan et d'énergie pour croître et vivre dans le milieu qui lui est naturel. Dans le cas de l'homme ce milieu inclut la société, dont la fonction est de protéger, d'enrichir et d'agréer la vie de chacun de ses membres. Puisque la société n'a pas d'existence indépendamment de celle de ses membres, il échoit à chacun de ceux-ci de contribuer pour sa part à la fonction sociale. Si, étant à même de contribuer, quelqu'un refuse de le faire, la société a le droit de lui refuser ses bénéfices, car il ne saurait être qu'un parasite ou un exploiteur. Mais au-delà de ce refus et des mesures strictement nécessaires pour empêcher qu'on lui arrache ses bienfaits ou que sa fonction soit affaiblie, la société n'a le droit de contraindre aucun de ses membres à quoi que ce soit.

La coercition est contraire à l'ordre naturel des choses car, chaque être humain ayant sa volonté propre, lui en imposer une autre du dehors c'est créer un désordre psychique, de la souffrance, du ressentiment et un désir de vengeance qui ne peut que se répercuter sur d'autres êtres humains dès que l'occasion s'en présente. La coercition est un mal et il suffit, pour s'en convaincre, de constater que qui l'applique à autrui n'est pas disposé à la voir appliquée à lui-même, quoique souvent il en justifie l'exercice par le fait d'en avoir été autrefois la victime.

Les anarchistes voient en la coercition le mal social par excellence. En effet, elle oblige les individus à cesser de vivre selon leurs propres lois et besoins internes pour satisfaire les besoins d'autres individus à qui leurs propres ressources et la fonction naturelle de la société ne semblent pas suffire. La coercition est le mal social par excellence parce que, afin de s'exercer en sécurité, elle a besoin d'un appareil de force et d'intimidation, elle a besoin de devenir une institution. Cet appareil et cette institution disposent d'un pouvoir et d'une autorité usurpée qui n'ont pas de rivaux, tandis que leur fonction de contraindre et d'écraser reste à la merci des buts et des caprices de qui, par le crime, la ruse ou le hasard, s'en trouve à la tête.

Les anarchistes croient qu'il est possible d'assurer l'ordre social par des impulsions instinctuelles, par l'amour et la raison. S'ils se trompent, ce sera à cause des antisociaux, des parasites et des sans-foi en la nature humaine, c'est-à-dire des partisans de la coercition, les seuls qui ne sauraient vivre dans une société anarchiste et qui en empêchent l'avènement.

5) LA FIN NE JUSTIFIE PAS LES MOYENS

Les sentiments, les idées et les croyances selon lesquelles un homme règle sa conduite sont sa vérité vitale et son affaire personnelle. Lui seul est juge de la cohérence, ou du manque de cohérence, entre ses actions et ses aspirations. Aux autres de juger seulement des effets que ses actions ont sur eux. S'ils en sont blessés, offensés ou humiliés, ces actions sont mauvaises, quelles que soient les raisons ou les impulsions qui les ont précédées. Les fins aussi appartiennent au système moral intérieur d'un individu et ne sauraient avoir aucune validité objective. Comme on ne peut pas faire de procès aux intentions, on ne peut pas non plus avancer celles-ci pour détourner un procès aux actions.

On reconnaît l'arbre à ses fruits, mais il faut attendre que fruit il y ait. Ces si beaux fruits que sont les fins des organisations politiques n'arrivent jamais à maturation. On n'en voit que les fleurs, c'est-à-dire les promesses. Puisqu'il s'agit de bonheur ou de souffrances humaines, il vaut mieux juger l'arbre d'après ce dont il se nourrit pour croître, des soi-disant moyens. Par le fait même de dire que la fin justifie les moyens, on reconnaît que ceux-ci sont injustes. On reconnaît aussi qu'il y a une idée de justice antérieure et étrangère aux fins professées. Et pourquoi la justice serait-elle à la merci de telle ou telle fin qu'un homme ou une organisation se propose et non pas à celle d'un autre homme ou d'une autre organisation?

Que la fin justifie les moyens justifie, par exemple, qu'il faut tuer et mentir aujourd'hui pour qu'il n'y ait plus de menteurs et de tueurs demain. C'est là imposer à l'humanité concrète d'aujourd'hui un rôle immoral et instrumental au profit d'une humanité hypothétique de demain, comme si celle-ci, par on ne sait quelle raison transcendante, était supérieure à celle-là.

Qui veut la fin veut les moyens, dit un proverbe. Si les moyens sont donc des meurtres ou des mensonges, il faut dire qu'ils sont voulus, et des hommes qui veulent le meurtre et le mensonge ne sont pas faits pour une société anarchiste et jamais ne la feront. Les anarchistes, qui dénoncent constamment la contradiction entre les buts professés et la pratique des pouvoirs, n'en sauraient suivre l'exemple. Une société est d'autant plus éthique que ses membres agissent les uns envers les autres d'une façon éthique, et l'anarchie ne peut se faire que par l'anarchie. Une action est anarchiste lorsqu'elle est digne d'avoir lieu dans une société idéale. Ne serait-ce pas faire de l'anarchisme quelque chose de grotesque et de répugnant que d'exalter une société sans constriction ni chefs et puis de se donner des chefs et

d'avoir recours à la constriction sous prétexte de faciliter l'avènement de cette société ?

6) UNE SEULE MESURE, UN SEUL LANGAGE

La morale devient quelque chose de plus qu'une discipline intérieure quand la subjectivité d'autrui est reconnue et admise. Pour la raison, cette subjectivité est obvie, mais elle n'est découverte et ne devient effective que par un acte d'intuition qui, s'il n'a pas l'abandon de l'amour, peut bien en avoir le tremblement. L'amour pour tous les êtres humains avec qui nous avons affaire est une impossibilité pratique. Aussi, dans chaque cas particulier, l'amour qui est don de soi pour la personne aimée risque-t-il d'appauvrir et de déformer celui qui aime. C'est pour ces deux raisons ou, tout au moins, dans leur contexte, que sont nés l'idée et l'idéal d'une justice sociale. Cette idée et cet idéal représentent une tentative d'insérer la vie morale dans l'organisation de la société et témoignent d'une volonté d'abolir les rapports et les solutions de force. Qui dit que morale et politique sont incompatibles afin que celle-ci ne soit pas entravée par celle-là ne peut parler de justice sociale qu'en mentant bougrement.

Tout acte de justice découle d'un jugement ou le présuppose. C'est donc au jugement qu'il faut s'attaquer d'abord si l'on veut que la justice triomphe. Or un jugement n'est juste que s'il est libre de préférences. On ne peut être juge et partie en même temps que si l'on reconnaît à autrui la même valeur et la même dignité qu'à soi et aux siens. La justice ne dit pas "ne jugez pas", mais "jugez autrui comme vous voudriez qu'on vous juge".

Selon justice, les actions doivent être jugées avec la même mesure, quel que soit leur auteur. Si des circonstances atténuantes doivent être prises en considération, elles doivent l'être quelle que soit la personne dont il s'agit. Il est bien aussi, quand on juge d'un coup, de se mettre à la place de celui qui le reçoit. Il faut savoir surtout, pour être juste, se mettre à la place de l'ennemi ; mieux encore, il faut savoir se mettre à sa place avant de le juger ennemi.

Il est tout naturel que nous nous préférons nous-mêmes aux autres, et ceux qui nous aiment et nous estiment à ceux qui nous sont hostiles ou indifférents. Mais ces préférences n'ont rien à voir avec la justice ou avec les autres valeurs qu'une langue a consacrées. Il est très important de viser à la justice dans l'emploi des mots de louange et d'exécration. Les maux sociaux ne sont pas tous l'effet d'un acte ou d'une coercition, mais souvent d'une fraude qui se fait par des mots. Par des mots aussi des hommes s'unissent pour le mal et y persuadent d'autres. Ainsi tout pas vers l'anarchie est illusoire s'il ne se fait pas dans un esprit d'honnêteté sémantique et existentielle. Le premier pas vers l'harmonie sociale, disait Confucius, est une harmonie entre les tons du cœur et les mots qui les expriment.

Esquisse biographique

G i o v a n n i B A L D E L L I

Notre camarade Giovanni Baldelli est né à Milan, le 22 mai 1914. A quinze ans, fortement impressionné par les idées de Rousseau et de Tolstoï, il abandonna ses études et devint ouvrier agricole. Anarchiste, il manifesta ouvertement son opposition envers le régime de Mussolini. Pour éviter d'être inquiété par la police fasciste, il émigra en France et s'installa à Paris. Après avoir exercé divers métiers et connu les difficultés de l'exil, il décida de retourner en Italie. Ses activités antifascistes lui valurent d'être arrêté, en 1933, et emprisonné durant neuf mois. Il avait alors dix-neuf ans...

Mobilisé dans l'artillerie, il profita du service militaire pour reprendre ses études. En 1936, alors qu'il portait encore l'uniforme, il obtint le baccalauréat. L'année suivante, il subit avec succès les examens pédagogiques mais, par suite de son hostilité envers le régime, il ne fut pas admis à enseigner. Il émigra une nouvelle fois et se rendit en Angleterre. Il donna des cours dans une école mixte. De 1937 à 1939, il collabora au journal Solidarité internationale antifasciste qu'avait fondé Louis Lecoin. Durant la seconde guerre mondiale, comme il était ressortissant d'un pays ennemi, les autorités britanniques l'arrêtèrent et le déportèrent en Australie. Après l'écrasement des forces de l'Axe, il retourna en Grande-Bretagne. Il fut tout d'abord ouvrier agricole puis professeur dans une école privée. Il obtint deux licences à l'Université de Londres et enseigna ensuite dans un lycée de Southampton.

En 1953, il publia son premier recueil de poèmes : All'Ombra del Gufo (Sous le signe du Hibou), éditions Gastaldi, Milan. Il collabora régulièrement à l'hebdomadaire anarchiste Freedom. En 1956 il publia un autre recueil de poèmes : Seven Fugues (Sept fugues), Fortune Press, Londres. Durant cette même année, un théâtre londonien joua sa pièce en trois actes, The Comedy of Death (La comédie de la mort). Il envoya des articles d'inspiration philosophique ou politique à diverses revues, notamment à Défense de l'homme et Critica sociale. En 1958, il présida le Congrès anarchiste international de Londres et fut nommé secrétaire de la Commission anarchiste internationale. L'année suivante, il invita des intellectuels anglais à signer une déclaration en faveur des prisonniers politiques d'Espagne. En 1963, un théâtre londonien joua sa pièce Triangle in Red. Il écrivit aussi des poèmes en français. Son troisième recueil, intitulé Chair à étoiles, parut en 1963 aux éditions Subervie. Il fut suivi, deux ans plus tard, d'un autre recueil, Quand l'aube survit, puis d'un autre encore l'année dernière, Le pied à l'étrier (chez le même éditeur). Giovanni Baldelli vit actuellement à Londres.

Roland LEWIN

UN REVOLUTIONNAIRE DOIT-IL ETRE VIOLENT ?

Ce texte a été écrit il y a quelque temps déjà. Destiné d'abord à une revue anarchiste, il a été refusé pour "insuffisance de forme". Après quoi Jean COULARDAU l'a fait circuler dans différents groupes pour susciter une discussion. Celle-ci n'a pas eu lieu. Nous publions maintenant cette étude dans RL, en souhaitant que le débat escompté prenne tournure.

RL

Comprenons bien, avant toute chose, le titre même de ces quelques réflexions. Je ne dit pas : un révolutionnaire doit-il être un violent, mais simplement violent. Pourquoi ? Parce que chaque fois que je discute à ce sujet avec un anarchiste, il ne veut pas (et il a raison) de l'appellation de violent. Pourtant il emploie la violence et souvent refuse la non-violence. A-t-il raison et doit-on considérer que l'emploi de la violence sera nécessaire pour faire la révolution, même si le révolutionnaire n'aime pas ce procédé ?

Répondre affirmativement revient à dire que tous les moyens autres que la violence ne sont pas révolutionnaire ou ne peuvent pas conduire à la révolution. Les camarades qui les emploient deviennent donc des réformistes qui gênent, voire empêchent la révolution.

Cette dichotomie me paraît inacceptable car elle fait d'un moyen (la violence) un véritable but. En affirmant qu'il n'y a qu'une solution, on nie toute liberté de choix, on pose un dogme, puisque hors de cette voie point de révolution possible. Il y a donc d'un côté les révolutionnaires qui sont sur le bon chemin et de l'autre, ceux qui se perdent dans le labyrinthe de l'erreur.

Remarquons bien que les heureux gagnants (ils ont trouvé la solution) n'ont jamais radicalement condamné les autres, "ce ne serait pas anarchiste". Mais leur choix, formulé catégoriquement dans des quantités d'écrits, que je ne citerai pas pour ne vexer personne, revient logiquement à la division dogmatique précédente. Ce qui n'est pas anarchiste.

Alors, est-ce à dire que l'anarchisme est pris en défaut ou que, simplement des copains se sont laissés emporter par le feu de l'action et n'ont pas toujours vu que des positions particulières n'iciet leur attitude générale ?

Autrement dit, l'arbre de la violence ne leur aurait-il pas caché la forêt de l'anarchisme ? Je le crois (sans pour cela les condamner) car ils ont fait de cet arbre un être privilégié. La violence revêt trop souvent l'aspect symbolique de la libération. Constatant qu'historiquement beaucoup de libérations (du moins celles qu'on enseigne dans les cours d'histoire et qu'on raconte dans les livres) sont le fruit de violence, ils ont inversé les propositions et ont employé la violence pensant qu'elle les libérerait.

Ces quelques lignes n'auront convaincu personne et d'ailleurs tel n'est pas leur but. Je voudrais simplement les camarades qui font de la violence le moyen révolutionnaire sans lequel rien n'est possible, réalisent bien qu'une telle affirmation ne peut pas être vraie partout et pour toujours, en supposant qu'elle soit vraie quelque part. Sinon l'anarchisme n'existe pas et ne peut exister. Car la violence est foncièrement anti-anarchiste par son aspect autoritaire indéniable. Si la liberté ne peut passer que par la force la plus cruelle d'autorité : la violence, l'anarchisme est un mirage, un leurre. Il peut exister des situations inextricables sans violence, mais faire de cas d'espèce une règle générale en contradiction totale avec le fondement de notre conduite est un non-sens ou une négation de nos principes.

J'irai même plus loin en disant que l'acceptation de la violence comme un moyen de passage d'une société aliénante à une société libératrice, est en contradiction avec le refus de l'Etat intermédiaire. La dictature du prolétariat est une solution violente de passage. Si nous acceptons et même voulons la violence dans un cas, il faut l'accepter dans l'autre.

Vous n'êtes pas d'accord, n'est-ce pas ? Et pourtant je ne fais que raisonner logiquement. Si la conclusion logique d'une série de prémisses vous apparaît inacceptable, c'est que soit la logique est mauvaise, soit les prémisses fausses. J'accepte qu'on me démontre en quoi le raisonnement précédemment ébauché est faux. Pour ma part, je crois que ce sont les prémisses qui doivent être revues.

Chaque fois qu'il faut chercher une erreur, le raisonnement doit être repris au début : je vais donc partir des idées fondamentales sur la révolution et le révolutionnaire. Sans avoir la prétention de faire une démonstration exhaustive, je voudrais laisser entrevoir des questions auxquelles je n'ai toujours pas de réponse, mais dont la présence ne peut pas être niée.

ETRE REVOLUTIONNAIRE, CE N'EST PAS S'ACTIVER
MAIS TROUVER DES MOYENS POUR FAIRE RECULER LA
PUISSANCE ETATIQUE .

Lorsque des anarchistes se rencontrent, ils causent principalement de ce qu'ils ont fait ces derniers temps. Alors chacun dit combien il a collé d'affiches, distribué de tracts, vendu de journaux, etc. Bien peu souvent ai-je entendu parler du résultat de l'action par rapport à l'opposition contre laquelle on s'est battu. Il faut bien reconnaître que le bilan n'est pas reluisant. Car l'Etat, loin de disparaître, se développe.

Certes, les rouages en devenant plus complexes sont plus fragiles. Mais ils sont si complexes que seuls les spécialistes savent comment ils fonctionnent. Et Puis, l'Etat hier représenté par des individus contre une population, existe aujourd'hui à travers elle toute entière. Sociologiquement, il y a une mutation. nous ne sommes plus des individus gouvernés par des chefs mais des membres d'un bloc idéologique. Accepter ce bloc revient à lui donner jusqu'à sa vie, le refuser revient au même car le délinquant sera tué, soit par ceux qu'il renie, soit par ceux qui sont de l'autre côté (en vertu du principe qu'il faut toujours se méfier du bourgeois repentin).

Pour nous, anarchistes qui refusons l'un et l'autre camp, nous sommes des morts en sursis car tout le monde sera d'accord pour nous éliminer le jour venu.

Nous ne pouvons pas dire que les idées anarchistes ont progressé dans les faits. Les gens en parlent, ils consomment de l'idée libertaire, ce qui ne fait pas avancer sa pratique, bien au contraire. Cependant, nous vivons encore et si nous pouvions renverser les choses, ce ne serait pas si bête. Autrement dit, cessons de nous agiter et faisons la révolution.

Mais voilà nous sommes divisés, éloignés, peu nombreux et chacun a son petit dada. Qu'à cela ne tienne, que chacun combatte le pouvoir dans le domaine qui lui plaît, comme il l'entend, pourvu qu'il en informe l'ensemble des combattants. La coordination se fera petit à petit et si les efforts sont bien calculés, le pouvoir devra tenir compte de cette nouvelle pression.

Malheureusement, chaque fois qu'il est question de coordination, il existe quelques copains trop conditionnés par la société, pour la confondre avec centralisation. De là à vouloir imposer telle ou telle action, il n'y a qu'un pas. Pas qui détruit l'anarchisme et fait perdre beaucoup de temps à tout le monde en vaines querelles, pour savoir s'il faut d'abord brûler les mairies ou les églises.

Bien entendu, le pouvoir tentera de récupérer ce mouvement. Il se défend et quand on se bat, la pire des hêtises consiste à sous-estimer l'adversaire. Le système étatique a sa logique propre. Certes il se pose à lui des cas à résoudre mais, jusqu'à présent, rien je l'a vraiment fait chuter.

Pour vaincre une logique il faut lui en opposer une autre, complète, totale et partout présente. Dès que l'autorité lâche du lest, lui en demander encore plus, sans cesse, partout à la fois. Le système pourra alors difficilement digérer et assimiler des modifications incessantes de ses bases. Il finira bien par s'écrouler ou du moins par s'ébranler.

La devise du révolutionnaire devrait être : NI PAIX NI TRÈVE.

Pourtant une tactique, chère à nos dirigeants, peut nous coûter très cher si nous n'y prêtons pas garde : l'encerclement. Ils nous laissent faire dans un secteur bien précis tout ce que nous voulons. Mais pendant que nous nous activons, ils nous encerclent et brusquement nous réalisons que le résultat espéré n'arrive pas, à cause d'un obstacle imprévu placé sur notre route. Pour éviter cela, il est indispensable que nous soyons à l'affût des faits et gestes de nos adversaires et que, surtout, nous ne les minimisions pas. Il ne s'avouera jamais vaincu et tous les coups lui seront bons pour gagner la partie. Rappelons-nous cette pensée d'un dirigeant britannique : "Qu'importe les défaites pourvu que nous gagnions la dernière bataille".

ÊTRE RÉVOLUTIONNAIRE C'EST PRENDRE DES RISQUES

Avant d'exprimer le fond de ma pensée, je vais prendre un exemple qui permettra, du moins je l'espère, de mieux comprendre le raisonnement. Imaginez un homme qui a faim. Que fera-t-il ? Il se procure des aliments, les prépare et ... les jette. Idiot direz-vous ! S'il a faim, il les mangera mais ne les jettera pas. Je suis d'accord avec vous. Je voulais simplement vous faire remarquer l'absurdité du comportement d'une part, et surtout l'inutilité du travail de préparation. Ce brave homme peut très bien mourrir d'inanition en préparant de succulent repas ... qu'il ne mange pas.

Or, dans la lutte révolutionnaire beaucoup confondent l'indispensable préparation de l'action (cuisson des aliments) avec l'action (manger). Ils s'imaginent qu'ils ont bien travaillé pour la révolution alors qu'ils auraient mieux fait de rester chez eux. Prenons des exemples, sans idée de condamnation aucune pour les auteurs si certains croient se reconnaître.

1°) Des copains sont en prison : le mouvement se sent solidaire et propose pour les aider : un meeting de solidarité. D'abord, remarquons que trop souvent les meetings ne sont que des assemblées générales élargies du mouvement. Comment, dans ces conditions, les autorités peuvent-elles craindre de condamner les copains arrêtés ? Rien dans ce genre de manifestation : ne peut l'ur laisser penser que l'opinion publique réagira au verdict.

Est-ce à dire que le meeting ne doit pas avoir lieu ? Non, il le faut comme support d'une véritable action de solidarité au cours de laquelle des copains affronteront l'autorité sans avoir peur. Si nous sommes vraiment solidaires des gars qui peuvent faire des années de prison, ne pouvons-nous pas prendre le risque de passer quelques heures ou quelques jours à l'ombre, si cela doit leur donner une chance même minime de sortir plus tôt ? Car pour que cette chance existe il faut que le pouvoir ait peur. Si c'est nous qui craignons des ennuis il n'hésitera pas à sanctionner sachant pertinemment qu'aucune solidarité réelle n'existe.

2° Des copains mènent une action, elle ne plaît pas à tout le monde mais un beau jour c'est le choc avec le pouvoir. Le mal stagne, la situation se bloque. Chacun tente de faire jouer le temps en sa faveur. Seul moyen d'en sortir pour les copains, regrouper autour d'eux le plus de personnes possible pour rendre l'assaut gouvernemental sans cesse plus difficile. Proposition faite par des camarades désireux de les aider : publier dans des journaux, brochures, revues le plus possible d'informations.

Critique : la plupart des journaux proposés font double emploi puisqu'ils sont achetés par les mêmes personnes et bien souvent ne s'adressent qu'aux militants qui sont déjà au courant. Donc énergie, temps, argent perdus car le pouvoir connaît parfaitement l'impact de chaque publication.

Certes il faut s'informer, publier et rédiger des textes. Mais là encore ce sera inutile si à la fin le groupe initial ne s'est pas développé. La police saura qu'elle peut frapper, personne n'ayant envie de réellement participer à l'action de ses victimes. Beaucoup gueuleront, mais le verdict sera prononcé et exécuté.

3° Un local s'avère indispensable à la vie d'un groupe. Ses membres en achètent un, l'aménagent, travaillent beaucoup et disent : "On fait une action vachement importante".

Je vais les décevoir en leur disant qu'ils n'ont fait que cuire leurs aliments. Maintenant vont-ils manger ? Or, trop souvent le local n'a pour conséquence que de couper encore plus les membres du groupe du milieu extérieur.

La possession et l'aménagement d'un local n'ont jamais remis l'autorité de l'Etat en question. Cependant, pour ceux qui veulent travailler, ce lieu de tranquillité leur permettra une plus efficacité. Encore faut-il qu'ils existent ces révolutionnaires.

A la lumière de ces trois exemples, je voudrais maintenant fournir une explication personnelle à cette attitude que je qualifierai simplement de regrettable. Je crois, pour comprendre, qu'il faut faire appel au conflit existant entre l'exaltation révolutionnaire et le réflexe de conservation.

Chaque militant veut jouer un rôle dans la modification sociale, mais, et aussi, il veut être présent partout le plus longtemps possible. Alors naît un conflit en lui. S'il fait la révolution un peu trop fort il peut, sinon en mourir, du moins y laisser des plumes dont la moindre n'est pas la prison. S'il ne fait rien, il aura mauvaise conscience.

Pour résoudre ce dilemme, il joue à faire semblant de faire des choses importantes. Ce sera la multiplication des réunions où l'on parlera surtout des détails techniques. On ira discuter à l'autre bout du pays de sujets que l'on n'aborde pas dans sa ville. On bouffera du kilomètre, on écrira beaucoup, on s'agitiera. Bref, on se défoulera en enrichissant l'Etat (essence, train, téléphone) sans empêcher ni même le gêner dans sa politique.

Le malheur c'est qu'ils font un travail souvent nécessaire. Alors que faire pour qu'il soit utile ?

Simplement reconnaître que pour des raisons qui ne regardent qu'eux-même et qui ne sauraient jamais leur être reprochées, ces copains ne s'engagent pas dans des actions comportant des risques. Mais lorsque certains le feront, non seulement ils devront les laisser libres, mais en plus ils auront à assurer ce travail de base sans lequel l'aventure peut très mal se terminer pour ceux qui en prennent le risque. Autrement dit, finis les faux prétextes de fond pour ne pas s'associer. Personne ne condamnera celui qui ne prendra pas de risques et réciproquement, il aidera à son niveau ceux qui en prennent.

Chacun sera révolutionnaire à son niveau, car chacun est dépendant de l'autre. L'homme d'action a besoin que quelques amis restent au travail pour imprimer ses tracts et ses affiches, sans quoi son action ne sera pas efficace. La notion de risque, conséquence inévitable du combat, ne doit donc pas être envisagée au niveau strictement individuel, mais collectif, chacun choisissant sa voie momentanée ou définitive et aidant l'autre. Si le choix de tous se porte totalement sur l'une ou l'autre possibilité, l'échec est certain. Il faut donc prendre des risques pour être révolutionnaire en sachant que tout le monde ne peut et ne doit pas le faire toujours.

Cette prise de conscience amènerait une plus grande solidarité du travail d'équipe et éviterait bien des déceptions quant aux résultats. Encore faut-il concevoir que toute action se prépare autant que faire se peut.

L'ACTION ET SA PREPARATION SONT DEPENDANTES DES
MOYENS, DES BUTS ET DES RESULTATS.

Les moyens peuvent être décidés à priori. Dans ces conditions, suivant le choix qui sera fait entre la violence et la non-violence, la préparation sera fort différente. La violence n'apparaît pas tout d'un coup, à la plus grande surprise des participants. Un vrai révolutionnaire doit prévoir la réaction de l'adversaire et donc ne pas être surpris, et surtout mesurer sa propre violence s'il désire en faire usage.

Bien souvent, des camarades m'ont dit avoir été agressés par la police, et prenaient ce prétexte pour rejeter toute non-violence. Je ne suis pas d'accord avec eux car en supposant que la police les agresse vraiment, le choix du moyen ne doit pas être laissé à l'adversaire qui prend toujours le terrain sur lequel il peut le mieux gagner. Ensuite, je reprocherai à ces camarades de se borner à appeler violence les seuls coups physiquement échangés. Les insultes sont aussi des violences. La non-violence ne consiste donc pas uniquement à refuser de donner des coups. C'est au contraire une technique qui vise à rendre psychologiquement difficile l'usage des coups chez l'adversaire.

Prenons l'exemple du bruit. Les forces répressives, lorsqu'elles interviennent, le font toujours dans un vacarme infernal. Il n'y a rien de plus bruyant que le matériel militaire offensif. Les hommes poussent des cris, se droguent du bruit qui provoque chez eux un réflexe de Pavlov en raison de l'entraînement reçu. Que des manifestants se présentent alors dans un silence total, absolu et les robots du combat seront désarmés en bonne partie. Par contre, si des cris sont hurlés, la tension montera et les coups partiront presque sûrement. L'expérience faite à Bordeaux où la police qui le matin refoulait cent braillards, devait accepter pendant

cinq heures durant 400 manifestants silencieux bloquant tout le trafic dans le centre de la ville. La réussite fut si totale que les gardes mobiles durent enlever casques et lunettes tellement ils avaient l'air ridicule (sentiment qu'ils ont eux-mêmes exprimé à certains d'entre nous).

Bien sûr, diront certains, les conditions le permettaient. Ils peuvent effectivement le dire maintenant. Mais si nous les avions écoutés, nous n'aurions jamais fait cette manifestation. Je pense donc sincèrement que toute affirmation catégorique dans un sens ou dans un autre prend un aspect dogmatique incompatible avec l'esprit révolutionnaire que chez nous, justement, s'oppose à toute vérité absolue.

Jusqu'à présent nous avons supposé que les moyens étaient choisis à priori. Si par contre, les moyens sont déterminés à posteriori, c'est-à-dire quand les buts et les conséquences de l'action sont connus ou présumés tels, le choix se présente différemment.

Il est banal de dire que, suivant le but désiré, l'action devra être différente. Et pourtant l'imagination fait souvent défaut aux promoteurs de mouvements de rues qui, sortis du meeting, du défilé et de la pétition ne voient rien à faire.

Sans vouloir fournir un inventaire exhaustif des formes de manifestations destinées à permettre l'expression des muselés du système, je voudrais faire une série de réflexions illustrées d'exemples. Supposons que nous désirions informer le public sur un point précis. Dans ce cas, nul besoin de se mettre à plusieurs à la fois. Une ou deux personnes distribuant un tract éclair et précis suffisent. Si elles sont arrêtées, ce ne sera pas grave pour elles et le public saisira mieux la censure opérée sur certaines informations. La méthode est pédagogique et plus efficace, car la multiplication des points de distributions (plus facile avec deux gars par point qu'avec cinquante) favorise la diffusion et rend l'action répressive d'isolement du groupe impossible.

Par contre, si vous cassez la baraque et hurlez tout au long des rues, les gens seront moins pénétrés. Certes la police n'arrêtera peut être personne mais elle passera pour libérale aux yeux du public.

Revenons sur un point qui m'est cher : le tract. Combien de fois ais-je lu : Agissez pour que Protestez contre Réclamez.... etc..... Jamais ou presque les rédacteurs n'écrivent comment réaliser l'exigence de leur conclusion : à cela deux raisons dont la première et la moindre est le peu de soucis pédagogiques d'un tract. La seconde, qui explique en partie la première, m'apparaît comme très grave : s'il n'y a rien, c'est que les rédacteurs ne savent pas quoi mettre. Ceci est grave car s'ils ignorent quel genre d'action peut satisfaire à l'impératif posé, comment peuvent-ils demander au public de trouver une solution ! C'est démentiel.

Rédiger un tel tract, une telle affiche ou quoi que ce soit d'écrit, d'oral ou autre relève de la pure et simple autosatisfaction, car ça ne sert à rien comparé à l'argent que représente bien souvent la réalisation du support de l'exigence.

Quand on se fixe un but et qu'on s'adresse à l'extérieur pour y trouver des supporteurs IL FAUT FOURNIR EGALLEMENT DES MOYENS.

La prise en considération de cet objectif amènerait, j'en suis certain, beaucoup de camarades à ne plus considérer les moyens comme s'imposant à eux mais au contraire, comme ils le sont réellement, comme des instruments esclaves de la volonté humaine.

En ce qui concerne les conséquences, l'imprévoyance s'avère encore plus grande. Lorsque les copains essaient de prévoir les effets possibles, voulus et non voulus de leurs actions, leurs propos relèvent des plus beaux plans sur la comète. Bien ou sont capables d'envisager calmement les éventualités raisonnablement possibles afin d'y parer ou de les utiliser. J'ai d'ailleurs remarqué que ce phénomène d'exaltation au point d'en perdre toute raison, n'existe pas chez les adeptes de la non-violence. Ce qui se comprend par le fait que la non-violence restant liée aux réactions de l'adversaire, il n'est pas possible de les ignorer et indispensable de les estimer correctement.

Or, chaque fois qu'une action est menée, elle provoquera une réaction de la société qui devra au moins la digérer, l'intégrer. Lorsque le climat créé s'avère vraiment révolutionnaire, donc dangereux pour l'Etat, il va tout faire pour l'étouffer. Ce sont justement les moyens qu'il emploiera qu'il faut connaître.

Je n'ai nullement l'intention de faire ici l'inventaire de ces moyens. Je voudrais simplement parler du dernier recours que peuvent avoir nos dirigeants pour étouffer une révolution naissante. Je voudrais parler de la guerre. La guerre a pour conséquence principalement de tuer des jeunes. Elle n'apparaît que lorsque une tension insupportable pour les structures, provoquée par les jeunes, existe. Les dirigeants canaliseront l'agressivité collective vers un front qu'ils tenteront de limiter ou du moins de contrôler.

Jusque là, je suis resté fidèle aux analyses de l'Institut de Polémologie. Néanmoins, extrapolons un peu ces observations et nous constatons que les gouvernements actuels se trouvent en face de tensions dangereuses et provoquées par des jeunes. Que vont-ils faire ? La solution de la guerre est-elle impossible ? Nous ne saurions trop rester vigilants sur cet aspect de la répression.

En effet, quoi de plus facile que de mobiliser la population française contre une intervention russe du type tchécoslovaque. Même des enrégés partiraient défendre la liberté... d'un gouvernement. La recrudescence du nationalisme et la systématisation de l'opposition au bloc communiste prépare les esprits.

Or, l'emploi inconsidéré ou même simplement limité de la violence ne peut que favoriser une telle éventualité. Les esprits sont en effet marqués par la violence. Qu'ils l'acceptent ou non, ils jugent par elle. Dans ces conditions, l'emploi de la non-violence peut, je dis bien, peut désamorcer tout ou partie de la préparation psychologique gouvernementale. La concrétisation de moyens de lutte différente de la violence jettera le doute dans l'esprit des gens et cela peut suffire à démobiliser (militairement parlant) la population.

Ce n'est qu'un exemple destiné à imaginer ma pensée. Le débat est ouvert,

mais je pense que n'envisager que le présent immédiat n'est pas révolutionnaire quelle que soit la méthode employée.

Il faut raisonner en sachant qu'en face il y a un système logique qui se défendra. Il est donc absolument nécessaire de lui opposer une logique certes différente mais cohérente et capable de s'adapter et surtout prévoir sa réaction.

ETRE REVOLUTIONNAIRE C'EST NON SEULEMENT SE
DEFENDRE MAIS, ET SURTOUT, ATTAQUER.

Il ne faut jamais attendre que les coups tombent pour se dire qu'il est temps d'agir. A ce moment là, il est trop tard. Malheureusement, la violence trouve sa justification psychologique dans la notion de légitime défense. Il y a donc une contradiction entre les impératifs de la lutte révolutionnaire et les besoins des moyens employés. D'un côté, il faut démarrer le combat sans attendre que l'adversaire porte le premier coup, et de l'autre, les moyens violents jugés indispensables par quelques-uns pour le faire sont inemployables justement parce que nous serions les premiers à attaquer.

La non-violence permet de résoudre ce dilemme. En étant plus pédagogique, elle autorise l'attaque sans attendre de se trouver en position de défense. Elle ne sera pas rejetée par les esprits observateurs et facilitera le cheminement des idées qui la guident. Encore faut-il savoir l'employer. Comme ce n'est pas chose courante dans notre Société, son étude s'avère indispensable. Par étude il faut entendre non seulement travail théorique mais aussi entraînement pratique et physique.

Grâce à la non-violence, il est possible de créer des points chauds. J'appelle "points chauds" des endroits précis où l'Etat contredit par ses actes ses propres déclarations.

L'exemple des objecteurs de conscience est caractéristique. Le gouvernement a voulu faire croire que le problème était résolu. Tout le monde l'a cru. L'action des objecteurs a justement consisté à l'obliger à nier (par le passage de six objecteurs de conscience devant un tribunal militaire) ses propos rassurants vis à vis du public. Reconnaître cela ne revient pas à dire que tout le monde doit être objecteur. Loin de là ! Chacun choisit suivant ses capacités et ses aspirations personnelles. Des actions semblables peuvent et doivent être envisagées dans beaucoup de secteurs (emploi, information, transport ...) Seule la multiplication des points chauds peut être révolutionnaire. Car les objecteurs seuls restent isolés, même si on les aide. La conjugaison d'actions semblables par l'esprit, permettrait d'obliger le système à se battre sur plusieurs fronts et, en conséquence, à baisser le masque si souvent que le public finirait par comprendre que ce n'est pas un libéral commettant des erreurs mais un autoritaire tentant de se camoufler derrière le libéralisme.

La nécessaire multiplication de ces points chauds fera apparaître un seuil au-delà duquel les dirigeants ne reculeront plus. Comment pourra-t-on

franchir ce seuil, c'est-à-dire faire une révolution. Je n'en sais rien ! Peut-être faudra-t-il alors faire usage de la violence ? La raison, et non pas l'impulsion, guidera alors son emploi. A l'heure actuelle, personne ne peut répondre à la question que sert de titre à ces réflexions et qui les termine, car nous ne sommes encore jamais parvenus aux conditions qui la fait exister.

Faire apparaître ces conditions, voilà la tâche révolutionnaire, essentielle et première. Je n'ai voulu que poser cette série de réflexions dans l'espoir de favoriser l'apparition de ce moment et d'ouvrir le débat qui peut et même doit être la confrontation de résultats sous peine de vain verbalisme.

J. COULARDEAU

L'AVEU et l'alibi

Dans LE MONDE du 11 août, un lecteur a justement rappelé que les dirigeants du P. C. F. applaudirent lorsque SLANSKY et ses coaccusés furent condamnés à mort ou à la détention perpétuelle. Parmi les séides et les hérauts du stalinisme figuraient alors, entre autres, Pierre DAIX et Claude MORGAN. Dans une libre opinion publiée par Le MONDE du 22 août, ce dernier a présenté de façon nuancée mais favorable "L'AVEU", l'extraordinaire film que COSTA GAVRAS a tiré du bouleversant témoignage d'Arthur LONDON. Profitant de la circonstance et s'abritant derrière les propos d'Yves MONTAND, il a prétendu que les communistes des années 50 ignoraient tout des méthodes policières utilisées en URSS et dans les pays de l'Est. Venant de l'ancien directeur des LETTRES FRANÇAISES, cette opinion est assez surprenante. Les communistes ne savaient-ils pas ou ne voulaient-ils pas savoir ?

Claude MORGAN a la plume facile et la mémoire courte ...

Avant la seconde guerre mondiale, plusieurs anciens fonctionnaires soviétiques (notamment le général KRIVITSKY) avaient dévoilé les mécanismes et l'ampleur de la repression stalinienne. Il y eut aussi le témoignage capital de l'écrivain Victor SERGE. Mais ce sont deux grands procès d'opinion (KRAVCHENKO contre les LETTRES FRANÇAISES et David ROUSSET contre ce même journal) qui ont permis au grand public, en 1949 et 1950, de connaître toute la vérité sur les méthodes policières utilisées en URSS et dans les pays d'Europe Centrale. Rappelons quelques faits. En novembre 1949, à la lumière de documents officiels et de témoignages privés,

David ROUSSET dénonça le système concentrationnaire soviétique. Il invita les représentants de tous les anciens déportés (communistes compris) des camps nazis à former une commission d'enquête. Cet appel eut un grand écho. Pierre DAIX, dans Les LETTRES FRANÇAISES, accusa David ROUSSET d'avoir truqué des textes et présenté de faux témoignages. Précisons qu'ils avaient subi, l'un et l'autre, l'expérience concentrationnaire nazie. Portant l'affaire devant la justice, David ROUSSET demanda au tribunal d'entendre plusieurs rescapés des camps de concentration soviétiques. Certains avaient été des militants communistes notoires : Margarete BUBER-NEUMANN, la veuve d'un leader communiste allemand ; le savant autrichien Alexander WEISSEBERG ; le général espagnol EL CAMPE-SINO ... La plupart d'entre eux avaient publié le récit de leur séjour dans l'univers concentrationnaire soviétique avant le procès ; ces livres avaient été traduits en français et largement diffusés.

Le procès dura trois mois (novembre 1950 / janvier 1951). Les témoins accumulèrent preuves sur preuves ; ils démontrèrent pièce par pièce, tout le système répressif stalinien. Ils furent insultés et calomniés par Pierre DAIX et Claude MORGAN qui persistaient à nier farouchement l'existence des camps de concentration soviétiques. A l'audience du 15 décembre 1950, lorsque le général EL CAMPE-SINO évoqua le sort tragique des militants antifascistes espagnols réfugiés en URSS, Claude MORGAN s'écria : "Ici défile un ramassis de bandits, de traîtres, qui viennent faire le procès d'un grand pays allié !" Il fit d'ailleurs tant de vacarme que le président du tribunal ordonna son expulsion de la salle. Pierre DAIX et lui furent finalement reconnus coupables de diffamation publique et condamnés à verser des dommages-intérêts à David ROUSSET.

*

Après la mort de Staline, les dirigeants soviétiques dénoncèrent eux-mêmes le système répressif qui avait coûté la vie à tant de militants révolutionnaires. Le rapport présenté par KHROUCHT-CHEV au XXe Congrès du P. C. U. S. a confirmé les témoignages de tous les rescapés des camps et prisons communistes. On a condamné STALINE mais on s'est bien gardé d'établir les responsabilités, de demander des comptes aux exécutants et aux complises. Il n'y a pas eu de NUREMBERG pour les bourreaux staliniens... Ils étaient pourtant nombreux, STALINE n'a pas instauré la terreur

tout seul. Les communistes ont pensé qu'il valait mieux tourner la page et préserver l'image du communisme. STALINE leur a servi de bouc émissaire et ils l'ont chargé de tous les péchés. Reniant celui qu'ils avaient adoré, ils clamèrent bien haut leur innocence : "Nous ne savions pas !" Beaucoup d'Allemands, après la guerre, utilisèrent le même argument fallacieux lorsqu'on évoquait les crimes nazis.

Se forgeant un mauvais alibi et une nouvelle virginité, les anciens porte-parole du stalinisme s'apitoyèrent sur les victimes des procès et des camps soviétiques. Pierre DAIX eut même l'audace et le mauvais goût de préfacer élogieusement le récit qu'Alexandre SOLJENITSYNE consacra à l'univers concentrationnaire soviétique : Une journée d'Ivan DENISSOVITCH.

Claude MORGAN s'inquiète des répercussions que peut avoir le film L'AVEU sur le spectateur moyen non initié aux volte-face du communisme. Selon lui, le grand public risque de ne pas imputer les méthodes policières à "la déviation stalinienne du communisme" et de croire que les horreurs révélées par le film sont inhérentes au régime communiste. Comment pourrait-il en être autrement ? Le pouvoir communiste s'est identifié à la repression permanente. Celle-ci a commencé peu après la Révolution d'Octobre, à l'époque de LENINE, avec l'emprisonnement ou le massacre des socialistes révolutionnaires, des anarchistes et des marins de Kronstadt. Il y a eu ensuite le stalinisme, le démantèlement de l'opposition communiste, les purges, les procès de Moscou, les camps de concentration, l'assassinat de TROTSKY et d'autres militants, les procès d'après-guerre, les interventions armées à Berlin-Est, Poznan, Budapest, Prague... Les camps de concentration ont subsisté après la mort de STALINE, comme l'a récemment confirmé le témoignage d'Anatoli MARTCHENKO. La presse nous apprend presque quotidiennement que les arrestations se multiplient en URSS et dans les pays d'Europe centrale. Toute forme d'opposition ou de contestation y est sévèrement réprimée. Ceux qui se permettent de critiquer le régime sont internés dans des "camps de rééducation par le travail" (A. SINIAVSKI, I. DANIEL, A. GUINZBOURG, I. GALANSKOV...) ou, suprême raffinement, dans des établissements psychiatriques (le général GRIGORENKO, N. GORBANEVSKAIA). "L'ordre règne !" La réhabilitation de STALINE se poursuit et la repression continue...

Je suis d'accord avec Claude MORGAN sur un point: COSTA GAVRAS -ainsi qu'Arthur LONDON et tous les responsables communistes (orthodoxes ou oppositionnels)- ont décrit le phénomène stalinien mais ne l'ont pas analysé. Une telle étude aurait peut-être démontré que le système répressif incarné à l'extrême par le stalinisme tient à la nature du bolchevisme et que l'on n'instaure pas impunément une dictature, même si elle se réclame du prolétariat.

Roland LEWIN

A NOS LECTEURS

POUR UNE REVUE COMME R.L
LA CORRESPONDANCE ET L'ABONNEMENT
CONSTITUENT LES MARQUES DE
L'INTERET QUE VOUS LUI PORTEZ,

NE NECLICEZ NI L'UN NI
L'AUTRE CAR L'ENVOI DU PROCHAIN
NUMERO NE SERA FAIT QU'AUX
LECTEURS A JOUR

R-L